

A nos clients

Insurrection et double pensée

Qu'est-ce que tu fabriques ?

Éditions,

21 novembre 2016

[version pirate]

Sommaire

<i>Pisum Indicum</i>	— 5
<i>Patina ex lagitis et cerebellis</i>	— 9
<i>Aper ita conditur</i>	— 16
<i>Leporem elixum</i>	— 22
<i>Embractum Baianum</i>	— 31
<i>Ius in pelamyde assa</i>	— 37
<i>Conchiclatus pullus vel porcellus</i>	— 49
<i>In struthione elixo</i>	— 60
<i>Gustum de holeribus</i>	— 70
<i>Baianas elixas minutatim concidis</i>	— 76
<i>Ofellas Ostienses</i>	— 85
<i>Aliter dulcia</i>	— 90

[pagination originale non respectée]

« Son esprit s'échappa vers le labyrinthe de la double-pensée. Connaître et ne pas connaître. En pleine conscience et avec une absolue bonne foi, émettre des mensonges soigneusement agencés. Retenir simultanément deux opinions qui s'annulent alors qu'on les sait contradictoires et croire à toutes deux. Employer la logique contre la logique. Répudier la morale alors qu'on se réclame d'elle. Croire en même temps que la démocratie est impossible et que le Parti est gardien de la démocratie. Oublier tout ce qu'il est nécessaire d'oublier, puis le rappeler à sa mémoire quand on en a besoin, pour l'oublier plus rapidement encore. Surtout, appliquer le même processus au processus lui-même. Là était l'ultime subtilité. Persuader consciemment l'inconscient, puis devenir ensuite inconscient de l'acte d'hypnose que l'on vient de perpétrer. La compréhension même du mot « double pensée » impliquait l'emploi de la double pensée. »

George Orwell, 1984

I.

« *Et les maîtres eux-mêmes reconnaissent que si un domestique vient lorsqu'on l'appelle, cela suffit.* »

Jonathan Swift, Instructions aux domestiques

La nuit du 25 au 26 octobre 2014, la gendarmerie a tué avec une grenade Rémi Fraisse, un manifestant de 21 ans qui était en train de lutter contre le barrage de Sivens. Les jours suivants, la rage s'est diffusée dans les rues de nombreuses villes de France, avec des affrontements presque quotidiens entre forces de l'ordre et manifestants. Mais Rémi Fraisse est mort avec quelques semaines de retard. S'il avait explosé un peu plus tôt, il aurait certainement été inclus dans la dédicace du nouveau livre du Comité Invisible, déjà auteur en 2007 du best-seller *L'insurrection qui vient*. Quatre jours avant sa mort s'étalait en effet dans toutes les librairies le nouveau titre tant attendu, *A nos amis*, qui débute par une dédicace à trois morts et un prisonnier de plusieurs pays. Une dédicace internationale, visant à stimuler une émotion internationale, et donc à encaisser une approbation internationale.

Ne pouvant plus exploiter la carte de l'émotion suscitée par la mort tragique de Rémi Fraisse, quelque rapace a jugé bon de le faire à la télévision. Le soir du 31 octobre sur France 2 avait lieu un débat sur *L'écologie, nouveau champ de bataille ?* dans le cadre de l'émission *Ce soir ou jamais*. Un des participants au show était Mathieu Burnel – présenté comme un des *épiciers* de Tarnac accusé fin 2008 du sabotage d'une ligne de train –, soupçonné par les flics de faire partie du Comité Invisible (dont les membres sont inconnus) à cause des profondes similitudes de lan-

gage et de contenu entre les textes du Comité et ceux de la revue *Tiqqun* (dont les rédacteurs étaient en revanche connus), dont le dernier legs avant de disparaître fut le petit livre *Appel* en 2003, lourdement recyclé dans le premier ouvrage du Comité Invisible. Cela ne veut pas dire pour autant que les ex-animateurs de la revue soient aujourd’hui membres du Comité Invisible, bien entendu. Mais on peut affirmer sans crainte d’être démentis que les adhérents du Comité Invisible ont lu et apprécié les écrits de *Tiqqun*, et que les rédacteurs de *Tiqqun* ont lu et apprécié ceux du Comité Invisible – aujourd’hui publiés comme par hasard chez le même éditeur –, tant les thèses défendues par les uns et par les autres se suivent, se croisent, se fondent en une même mouvance harmonieuse. Et puisque la “commune” de Tarnac a été notamment fondée par l’un des principaux animateurs de *Tiqqun*, Julien Coupat, voilà pourquoi beaucoup ont imaginé que le quartier général du Comité Invisible pouvait se trouver dans l’arrière-boutique de l’épicerie du village. Quoi qu’il en soit, Burnel est aujourd’hui un défenseur fanatique du Comité Invisible.

Mais revenons au soir du 31 octobre, lorsque la mort de Rémi, l’idée de son corps déchiqueté par les flics, faisait bouillir le sang dans les veines. Si dans les rues certains ne reculaient pas face à la police, Burnel a été si audacieux qu’il n’a pas reculé face aux caméras des journalistes, afin de confronter publiquement ses opinions avec celles des autres excellents invités assis dans les mêmes fauteuils que lui : Corinne Lepage (ex-ministre de l’environnement, ex-candidate à l’Elysée et actuelle députée européenne), Christian de Perthuis (professeur d’économie, membre du Conseil Economique pour le Développement Durable et auteur de *Le capital vert. Une nouvelle perspective de croissance*), Fabrice Flipo (ingénieur et philosophe, maître de

conférence à l'Institut Mines-Telecom), Christian Gérondeau (ingénieur, expert dans la sécurité des transports, lobbyiste de l'industrie automobile et chef de mission pour la Commission de Bruxelles et la Banque mondiale), Juliette Meadel (porte-parole du PS), Philippe Raynaud (professeur en sciences-politiques à Assas) et Pascal Bruckner (philosophe passé de l'exégèse de l'utopie de Fourier à la défense des guerres de l'OTAN).

Quant à Mathieu Burnel, il était invité en qualité de membre du « *groupe de Tarnac qui soutient des luttes comme celle... dans laquelle Rémi Fraisse a trouvé la mort* ». C'est en tout cas comme cela qu'il a été présenté par l'animateur du programme télévisé, qui a rappelé que le groupe de Tarnac était reproductible à ce « *fameux Comité Invisible* » qui avait publié en 2007 *L'insurrection qui vient* et « *publié la semaine dernière un nouveau livre intitulé A nos amis* » (tandis que la couverture des deux livres s'affichait sur l'écran géant du plateau). Interrompu plusieurs fois par ses collègues chroniqueurs invités pour faire de l'audience, Burnel n'a pas perdu l'occasion d'évoquer l'émotion suscitée quelques années plus tôt par l'apparition de *L'insurrection qui vient* avant de décréter que « *l'insurrection est arrivée !* ». Il a ensuite bassement quitté le plateau, en se déclarant ennuyé par les autres interventions.

Mais qui pensait-il trouver face à lui ? Peut-être croyait-il qu'il allait entendre des raisonnements passionnants sur les fronts de lutte à ouvrir pour mener la guerre à cette civilisation ? Bien sûr que non. C'est une banalité de base de découvrir à quel point il n'est pas possible de discuter de liberté dans le cadre d'un studio de télévision, au milieu de réactionnaires de tous poils. Des représentants du parti de l'ordre et d'autres du parti de l'insurrection,

assis côte à côte, en train de discuter de manière plus ou moins polie des besoins de l'Etat et des désirs de révolte devant un public cathodique en phase digestive post-dîatoire : qu'est-ce qu'une telle mise en scène aurait-elle bien pu représenter d'autre qu'une bouffonnerie du spectacle ? Si Burnel l'a acceptée, c'est évidemment parce qu'il avait ses propres priorités : comme l'aurait dit cette infâme charogne de Timothy Leary, « *il faut vendre de nouvelles choses aux jeunes* ». Et c'est tout un calcul. Une fois le spot publicitaire pour la nouvelle marchandise du *Comité Invisible* terminé, rester dans le studio n'avait plus de sens.

Accepter le dialogue avec le pouvoir sous les feux de la rampe est un choix stratégique de pur marketing. Il semble qu'en ces temps misérables, la publicité n'est pas uniquement l'esprit du commerce, mais aussi celui de la subversion, ou plutôt du commerce de la subversion. Du reste, il s'agit d'un choix logique dans le milieu où évolue Burnel : ses camarades *épiciers* et néanmoins co-inculpés de Tarnac, Benjamin Rosoux et Manon Glibert, n'ont-ils pas été élus conseillers municipaux de ce village en mars 2014, après avoir été candidats sur une liste électorale ? Et récemment, Julien Coupat n'a-t-il pas donné des interviews exclusives à des médias officiels comme le *Nouvel Obs* ou *France Inter* ?

Représenter l'insurrection, s'en faire les porte-parole auprès des institutions, des médias et du marché – tenir des discours, donner des interviews, se faire photographier, signer des contrats, serrer des mains – est un sale travail, mais il faut bien que quelqu'un le fasse ! Quelle chance que des révolutionnaires au cœur noble et généreux soient disposés à un tel sacrifice.

II.

« *En faisant la roue, cet oiseau,
Dont le pennage traîne à terre,
Apparaît encore plus beau,
Mais se découvre le derrière.* »

Guillaume Apollinaire,
Le Bestiaire ou cortège d'Orphée

Le second livre du Comité Invisible a été publié comme le précédent par la maison d'édition *La fabrique*, dont le nom est un hommage à l'idéologie ouvriériste. Son animateur est Eric Hazan, un drôle d'éditeur également historien et philosophe. En plus d'être, naturellement, un ennemi implacable de l'ordre constitué, bien que ses *Premières mesures révolutionnaires* (titre d'un de ses livres écrit avec le zombie de Kamo, dont on susurre qu'il a été déterré sur le plateau de Millevaches) n'aient pas complètement réussi à faire oublier ses dernières mesures contre-révolutionnaires (sa propagande électorale pour François Hollande, devenu ensuite Président). Comme le précédent, *A nos amis* fait aussi partie de la collection de bataille des éditions *La fabrique*, la même qui accueille les œuvres de Marx, Engels, Lénine, Mao, Blanqui, Gramsci, Robespierre, et au moins trois titres de *Tiq-qun...* Mais Hazan ne fait pas les yeux doux qu'aux grand-parents et petits-enfants de la pensée autoritaire révolutionnaire : son catalogue de 2010 peut aussi mettre en avant *Les mauvais jours finiront. 40 ans de combats pour la justice et les libertés*, dont le titre au piquant parfum communardo-situ sert à assaisonner la pitance pondue par un auteur insipide qui n'est autre que le Syndicat de la magistrature. Et bien ? Qu'y a-t-il de si étrange ?

Rien, vu qu'en 2003 Hazan s'était déjà distingué par la publication du journal du fondateur du Syndicat de la Police Nationale, vingt années passées à faire ce « *bon métier dans lequel on aide les gens et on protège la société* », tandis qu'en 2005 il avait édité le livre d'un médecin auxiliaire de police désireux de faire savoir au grand public combien on prend soin de la santé des gardés-à-vue dans les commissariats.

En somme, vous l'aurez compris, Eric Hazan est un révolutionnaire, cultivé et sans préjugés.

Le quatrième de couverture du nouveau livre du *Comité Invisible*, en plus de faire la liste de ceux à qui il s'adresse, se termine par une désormais inévitable preuve d'humilité, véritable marque de fabrique dans certains milieux mouvementistes. Ce nouvel effort éditorial nous est présenté par ses auteurs en minaudant comme une « *modeste contribution à l'intelligence de ce temps* ». Bon, il est déjà agaçant d'entendre un savant se complimenter de sa propre érudition, ou une muse vanter sa propre beauté, ou un musculeux revendiquer sa propre force. Mais la modestie ? Déployer sa propre modestie c'est comme être pris la main dans le sac de l'hypocrisie, cela revient à hurler sa propre vanité. Mais comme on le verra, le Comité Invisible est passé maître dans l'art des contradictions.

Il commence par un étalage d'humilité en se faisant annoncer en grandes pompes. Dans la fiche promotionnelle du livre envoyée à toutes les librairies, on peut en effet lire : « *En 2007, nous publions L'insurrection qui vient. Un livre qu'on a aujourd'hui fini d'associer à « l'affaire Tarnac », en oubliant qu'il était déjà un succès en librairie... Car il ne suffit pas qu'il soit versé dans son intégralité à un dossier d'instruction antiterroriste pour qu'un*

livre se vende, encore faut-il que les vérités qu'il articule touchent les lecteurs par une certaine justesse. Or il faut bien admettre que nombre des affirmations du Comité Invisible se sont vues confirmées depuis, en commençant par la première et la plus essentielle : le retour fracassant du fait insurrectionnel. Depuis 2008, il ne se passe pas un trimestre sans qu'une révolte de masse ou un soulèvement menant à la destitution du pouvoir en place ne viennent mettre à mal nos illusions sur la stabilité de ce monde.... Si ce fut la suite des événements qui conféra son caractère subversif à L'insurrection qui vient, c'est l'intensité du présent qui fait d'A nos amis un texte éminemment plus scandaleux. On ne peut se contenter de célébrer l'onde insurrectionnelle qui parcourt présentement le monde, tout en se félicitant de l'avoir senti poindre avant les autres... A nos amis est ainsi écrit au ras de ce mouvement général, au ras de l'expérience. Ses mots émanent du cœur des troubles et s'adressent à tous ceux qui croient encore suffisamment en la vie pour se battre. A nos amis se veut un rapport sur l'état du monde et du mouvement, un écrit essentiellement stratégique et ouvertement partisan. Son ambition politique est démesurée : produire une intelligibilité partagée de l'époque, en dépit de l'extrême confusion du présent. »

Le langage de la publicité ne connaît que le superlatif absolu. Les mots de cette présentation résonnent de façon si peu modeste qu'ils semblent inappropriés s'il s'agit de s'adresser à de potentiels *amis*, normalement peu enclins à goûter une telle arrogance. Par contre, ils sont parfaits si l'on entend s'adresser à de potentiels *clients* à attirer par une promesse d'émotions fortes. N'est-il pas vrai que tout nouveau produit lancé sur le marché est présenté comme s'il s'agissait d'un « chef d'œuvre », d'une « expérience à

ne pas manquer », d'une « sensation unique » ? Un essai sur la propagande du quotidien paru en 2006 aux éditions Raisons d'agir le faisait déjà remarquer, en dénonçant qu'« *un autre symptôme de l'influence publicitaire est l'inflation de l'hyperbole, en particulier dans... les critiques de livres et de films... Les journalistes facilitent le travail aux créatifs des agences en parsemant leurs articles de formules enthousiastes, riches en adjectifs... La relation incestueuse avec la publicité contribue à faire [de la langue] un instrument d'émotion programmée, une langue d'impulsion, comme on dit "un achat d'impulsion".* » Il est curieux – mais nous n'en sommes pas surpris – que l'auteur de cet essai titré *LQR* soit justement le sieur Eric Hazan, qui dans son costume d'essayiste fustige cette invasion de la publicité dans le langage, pour l'accueillir dans son costume d'éditeur et pousser les lecteurs à l'acquisition impulsive de ses produits.

Mise à part la misère des petits trucs autopromotionnels, ce genre de vanité nous rappelle les considérations d'un vieil et célèbre anarchiste italien, qui se moquait de « *la douce manie de tous les idolâtres. Ainsi les marxistes attribuent tout à Marx, et on passe pour un marxiste y compris lorsqu'on dit que les patrons volent les ouvriers (ah ! vous admettez donc la théorie de la plus-value, s'écrient-ils d'un ton triomphant), ou lorsqu'on affirme cette vérité millénaire que pour faire valoir la raison il faut la force. Si vous dites que le soleil brille, les mazzinistes diront que Mazzini l'avait dit, et les marxistes répondront que c'est Marx qui l'avait dit. Les idolâtres sont fait comme ça.* » Le Comité Invisible est aussi fait comme ça, c'est un idolâtre de lui-même. Il ne se souvient que des désordres qui ont éclaté *après* que son livre ait été béni par la Fnac et par Amazon – comme si les insurrections et les soulèvements qui ont explosé dans le monde à partir de 2007

étaient son mérite, comme si les révoltés de toute la planète s'étaient insurgés parce qu'ils avaient été excités par la lecture de son texte. Et quant à ce qui est arrivé, par exemple à Oaxaca ou au Kurdistan en 2006, en France ou en Iran en 2005, à Manipur ou en Syrie en 2004, en Irak et en Bolivie en 2003, en Argentine en 2001, en Algérie en 2001, en Equateur en 2000, en Iran en 1999, en Indonésie en 1998, en Albanie en 1997... sans parler des révoltes permanentes qui secouent un pays impénétrable à l'information occidentale comme la Chine ?

Que les bouffons du Comité Invisible s'y résignent. Ils n'ont rien prédit, ils n'ont découvert et annoncé aucune nouveauté. Les tempêtes n'éclatent pas pour confirmer les paroles du météorologue. Les insurrections accompagnent et traversent l'histoire, et n'ont besoin de *personne* qui les théorise pour exploser. Ni de révolutionnaires qui en discutent dans leurs publications autonomes, ni d'intellectuels qui les transforment en marque à succès sur le marché de l'édition. Lorsque ces derniers se vantent ensuite de s'être rendu compte du fait insurrectionnel avant les autres, on peut alors se demander qui sont ces *autres* : leurs concurrents dans l'échelle des classements de vente au rayon de la critique politique ? Ce Toni Negri qui les obsède tant dans la compétition pour l'hégémonie théorique à l'extrême-gauche, ou ce Stéphane Hessel qui incite à l'insurrection citoyenne des consciences, ou cette Naomi Klein icône du mouvement anti-globalisation, eux dont les livres se sont tous mieux vendus que celui du Comité, bien évidemment parce qu'ils... avaient articulé des vérités encore plus justes ?

Quoi qu'il en soit, convenons-en, le Comité Invisible a obtenu une primeur. Il a marchandisé l'insurrection avant tous les autres.

Là où l'hyperbole publicitaire ne parvient pas à toucher, intervient alors l'implication émotive. Dans le préambule du livre, les rudes membres du *Comité Invisible* tentent d'approcher le lecteur avec leurs confidences, afin de les faire participer à leur vie aventureuse : « *Depuis L'insurrection qui vient, nous nous sommes portés là où l'époque s'embrasait. Nous avons lu, nous avons lutté, nous avons discuté avec des camarades de tous pays et de toutes tendances, nous avons buté avec eux sur les obstacles invisibles du temps. Certains d'entre nous sont morts, d'autres ont connu la prison. Nous avons persisté. Nous n'avons renoncé ni à construire des mondes ni à attaquer celui-ci* » (p 14). Voilà que refait surface cette sensation de gêne profonde, presque de honte à la place de l'autre. La force de l'anonymat réside dans sa capacité à libérer le sens d'une idée ou d'une action de l'identité de celui qui la formule ou la réalise, la rendant ainsi entièrement disponible dans son essence universelle. Mais que dire lorsque l'anonymat est utilisé uniquement pour prendre la licence de se vanter ou de mettre en avant n'importe quelle entreprise ? A qui le Comité Invisible veut-il taper dans l'œil lorsque – certain de ne pas pouvoir recevoir de démenti – il évoque son omniprésence dans les désordres, la mort et la taule subies par ses membres, son irréductible ténacité ? Une telle fanfaronnade impressionnera peut-être ses clients, mais incite tous les autres à un sarcasme féroce. Donnons-lui quitus que la perception des droits d'auteur lui ait permis de faire du tourisme insurrectionnel, c'est-à-dire de faire la course avec les pompiers, les flics et les journalistes, en se précipitant partout où il y avait des foyers de révolte. Mais ensuite, nous doutons fort qu'il ait discuté avec les camarades de *toutes* les tendances (ok, ne soyons pas trop pointilleux : “et de presque toute tendance”, en excluant ceux qui ne le vénèrent pas).

Et puis, parmi ses adeptes, qui et comment serait-il mort ? Il ne le dit pas, afin de faire voler l'imagination. Peut-être est-il en train de parler de ceux qui sont tombés au cours des insurrections ? Ou plus simplement de ceux à qui ce nouveau livre est dédié ? Peut-être que Billy, Guccio et Alexis faisaient partie du Comité ? Et quel membre aurait fini en prison ? Le hacker Jeremy Hammond ?

Nous en doutons fortement, mais inutile de trop s'attarder sur de telles interrogations. Après s'être autoproclamé porte-parole du « *parti historique* » de l'insurrection, il ne reste au Comité Invisible qu'à faire le tour de sa propriété, en récupérant la révolte des autres à travers l'emploi de ce *pluriel de majesté* qui le fait réfléchir à « *l'action mondiale de notre parti* » (p. 131), ou se souvenir que « *le 5 mai 2010, nous étions 500 000 à arpenter le centre d'Athènes* » (p. 135). Tout comme les intellectuels de l'IS se vantaient à l'époque d'exprimer *la* théorie révolutionnaire, défendant sans peur du ridicule que leurs idées étaient « *dans toutes les têtes – c'est bien connu* », les intellectuels du Comité Invisible se vantent de la même manière d'exprimer à présent *le* fait insurrectionnel, en affirmant – sans peur du ridicule et en parasitant le slogan des Anonymous – être des légions et être sur toutes les barricades de la planète. C'est bien connu !

Le voici donc, le dernier paon du zoo de l'extrême-gauche, tout occupé à ouvrir son pennage phosphorescent pour faire le beau devant son public.

III.

« L'un des traits communs à la LQR, l'idiome des publicitaires et la langue du IIIe Reich – parallèle qui n'implique évidemment aucune assimilation entre néo-libéralisme et nazisme – est la recherche de l'efficacité aux dépens mêmes de la vraisemblance... De la langue nazie, Jean-Pierre Paye écrit : "Le plus étonnant, c'est que ses inconséquences mêmes la servent : car celles-ci jouent également dans le champ qui les a produites, elles tendent, dirait-on, à le recharger". La LQR ne craint pas, elle non plus, l'inconséquence. »

Eric Hazan, LQR. La propagande du quotidien

Et le langage du Comité Invisible la craint encore moins. L'aspect qui saute le plus aux yeux dans ses écrits est justement l'absence d'une logique cohérente sous-jacente à ses affirmations. Il semble que ce soit une caractéristique de tout ce milieu, puisque les derniers rédacteurs de *Tiqqun* annonçaient déjà en 2003 dans leur (avis d'enrôlement appelé par conséquent) *Appel* : *« Nous ne prendrons pas la peine de démontrer, d'argumenter, de convaincre. Nous irons à l'évidence. L'évidence n'est pas d'abord affaire de logique, de raisonnement. Elle est du côté du sensible, du côté des mondes. »* L'assortiment curieux et intéressé des termes nous faisait déjà sourire. En général, le *sensible* est ce qu'il y a de plus éloigné d'une *évidence*. Le sensible est subjectif, singulier, obscur comme une énigme qui doit être interprétée par *chacun singulièrement*. A l'inverse, l'évidence est objective, commune, claire comme une certitude explicite pour *tous collectivement*. Le sensible est controversé, l'évidence non, elle

est établie. Si les deux ne sont pas « *affaire de logique* », c'est pour des raisons diamétralement opposées. La raison n'a pas la capacité de se mêler de ce qui est au-delà de sa portée (comme le sensible insaisissable), et n'a pas besoin de le faire avec ce qui se trouve en-deçà (comme l'évidence déjà avérée). Mais ce qui intéresse les auteurs de l'*Appel*, ce qui les fait baver à l'évocation du sensible comme de l'évidence, c'est que tous deux sont reconnus, acceptés quoi qu'il en soit, *et surtout qu'ils ne se discutent pas*. Chacun a une sensibilité à soi, inaccessible, et tous se rendent à l'évidence, indéniable.

C'est la même préoccupation qui tourmente le Comité Invisible : ne pas être remis en question. Pour ne pas courir le risque que ses paroles soient passées au crible, réfléchies, voire même réfutées, pour faire en sorte quelles soient à leur tour immédiatement reconnues et acceptées telles quelles, il affiche une indifférence supérieure quant à la substance des contenus – une perte de temps ennuyeuse –. Il préfère faire frémir ses lecteurs avec des sensations à fleur de peau, comme la soie : intensité, texture, finesse. Dès son apparition en 2007, il s'est empressé de se présenter sous les habits non pas d'auteur responsable, mais plutôt de « *scribe* » sur lequel il ne faudrait pas tirer, un scribe qui se limiterait à enregistrer les « *lieux communs* », les « *vérités* » et les « *constatations* » de l'époque. De cette manière, *L'insurrection qui vient* ne devenait pas un livre pour *débattre et réfléchir*, mais plutôt pour *prendre acte*. Un texte sacré, en somme.

Dans la même veine, *A nos amis* se présente comme un commentaire de quelques slogans tracés sur les murs au cours de révoltes qui ont éclaté dans le monde entier. Chaque chapitre prend ainsi pour titre un tag, dont l'image est reproduite sur la page qui

l'ouvre. A travers ce pathétique expédient, les clients sont amenés à constater l'énième évidence induite – ce n'est pas le Comité Invisible qui parle, c'est l'insurrection mondiale ; mais, vous avez vu ? L'insurrection mondiale dit exactement ce que dit le Comité Invisible ! Bien sûr que oui, d'ailleurs les murs de cette planète donnent raison à tout le monde, des démocrates aux fascistes, des fanatiques religieux aux tifosis, en passant par les obsédés sexuels. Il suffit de choisir la bonne photo.

Il n'est pas difficile de comprendre que pour les communs des mortels qui cherchent à se faire passer pour le Père, le Fils et le Saint Esprit, il existe une seule méthode pour rendre ses paroles infaillibles. *Dire tout et son contraire*. Feuillotez les pages du Comité Invisible, et soyez assurés que chacune de ses affirmations, péremptoires comme il convient à des évidences, se heurtera quelques pages plus loin à une autre affirmation tout aussi péremptoire qui contredira la première. De cette manière, ce qu'il défend sera toujours vrai, et celui qui le critique défendra par la force des choses le faux. Son intention de dissiper la « *plus grande confusion* » (p. 16), de « *démêler l'écheveau du présent, et par endroits régler leur compte à des faussetés millénaires* » (p. 241) à travers un ouragan de contradictions, de sophismes et de contresens est vraiment curieuse, mais nous avons bien peur qu'une telle confusion et que de telles tromperies ne puissent qu'augmenter à la lecture de ses livres dans lesquels la moindre bribe de logique et de cohérence sont littéralement déchiquetées.

Les exemples que l'on peut donner à ce sujet risquent d'être interminables. On a déjà vu comment le Comité Invisible fait étalage de sa modestie pour satisfaire sa propre vanité. Il ne rate aucune occasion d'insulter la gauche, par laquelle il se fait pourtant pu-

blier et dont il théorise la fréquentation. Il dénonce la récupération et l'impuissance des idées radicales lorsqu'elles sont mises au service du commerce éditorial, un commerce qu'il n'hésite pas à pratiquer. Il clame vouloir désert ce monde, mais ne supporte pas ceux qui l'abandonnent (à la différence de ces derniers, pour faire sécession avec le monde il le saisit pour y prendre position !). Il se plaint de l'être humain aliéné par des babioles technologiques, puis exhorte à les utiliser après avoir dévoilé la nature éthique de la technique. A propos de l'éthique, il la trouve adorable, mais seulement lorsqu'elle est au service de la politique. Il admet que l'insurrection dépend de critères qualitatifs, tout en soumettant chaque acte à des critères quantitatifs. Il cite les hors-la-loi qui nient l'existence d'un autre monde, puis annonce créer des mondes. Il voit la guerre partout et veut la faire de manière tellement impétueuse qu'il ne désigne pas l'ennemi, au contraire, il s'en fait un ami. Il s'intéresse à n'importe quelle lutte revendicative, née de n'importe quel prétexte, puis blâme par la suite ceux qui soulèvent la question de l'austérité. Il critique plusieurs fois le mythe de l'assemblée et le souci de la légitimité présents dans de nombreuses luttes, pour ensuite exalter le grand mérite de celles qui en sont le plus infestés. Aux réalistes, il jette à la figure la capacité d'auto-organisation des gens quand ils se trouvent soudainement privés des services de l'État, puis il devient à son tour réaliste et prescrit des cours préventifs d'auto-organisation pour tous. Il invite les amnésiques à se souvenir de l'ancienne origine insurrectionnelle du terme « populaire » (*populor* = dévaster), mais oublie délibérément de rappeler que la dévastation en question était celle accomplie par des soldats en guerre (*populus* = armée). Il veut que la vie prenne racine dans la terre, mais ne supporte pas que l'idée prenne racine dans la vie.

Alors que lui-même adresse sa critique aux différentes sphères du mouvement, il accuse d'autophagocytose les subversifs qui critiquent les différentes sphères du mouvement. Il reproche aux révolutionnaires de n'avoir pas compris que le pouvoir se trouve dans les infrastructures, que c'est là qu'il faut frapper, mais il met ensuite en garde sur le passage à l'action. Vu que *s'organiser* est une question de tact et *organiser* une affaire de gestion, il invite à organiser les devenirs-révolutionnaires. Il proclame la fin de la civilisation, tout en prévenant que sa complexité technique la rend immortelle. Il se moque des divisions qui affaiblissent le mouvement, mais admet que la fragmentation peut rendre irrécupérables. Il s'extasie devant l'élan du spontanéisme, mais si cet élan n'est pas totalement spontanéiste, c'est mieux. Il défend avec le « camarade Deleuze » qu'il faut être plus centralistes que les centralistes, puis défend avec un camarade égyptien ne pas vouloir de leader, et donc que la centralité doit être transversale pour ne pas être trop oppressante... Il ne s'agit là que de quelques exemples pour expliquer la nausée qui nous prend après quelques montées-descentes sur les montagnes russes théoriques construites par ceux qui annonçaient en 2007 *L'insurrection qui vient*, et qui révèlent en 2014 que l'objectif de toute prophétie est « *d'imposer ici et maintenant l'attente, la passivité, la soumission* » (p. 35).

Quand on tombe sur quelqu'un qui pour habitude de se laisser aller à des affirmations contradictoires entre elles, un doute surgit immédiatement et spontanément : mais est-ce qu'il se rend compte des absurdités qu'il défend ? S'il ne s'en rend pas compte, peut-être que son intelligence est plutôt limitée. Si à l'inverse il en est conscient, pourquoi le fait-il ? Il doit y avoir en arrière-fond certains motifs peu clairs qui nous échappent. Finale-

ment, la conclusion à laquelle on parvient dans ces cas-là se résume à une alternative sèche. Ou bien on est face à une personne consciente, et c'est donc un opportuniste. Dans le cas contraire, il s'agit juste d'un imbécile.

Mais le Comité Invisible, c'est facile à voir, n'est certainement pas imbécile. Reste alors l'autre hypothèse, largement plus crédible. Voilà la raison du profond dégoût qui nous envahit à la lecture de ses textes (le même qui nous avait déjà envahi à la lecture de cet *Appel* qui, d'une certaine manière et peu importe qui en est l'auteur, les avait précédés à l'intérieur du mouvement). Serions-nous victimes de ce romantisme révolutionnaire qui aime voir dans chaque ennemi de l'ordre établi un Chevalier de l'Idée ? Serait-ce que, comme Winston Smith, nous ne réussirions pas non plus à nous détacher des conventions de l'ancilangue ? Mais comment ne pas éprouver de dégoût face à ceux qui voudraient faire la révolution grâce aux contorsions de la double-pensée ?

Tout cela sera sans doute commercialement et politiquement avantageux – comme nous l'apprend le succès éditorial du Comité Invisible et le succès électoral de son premier Fan Club – mais reste éthiquement terrifiant.

IV.

« *Moi, dans le tourbillon des émeutes, j'avais en main,
pour ancre dans chaque bourrasque,
de dix à douze cocardes en poche.* »
Giuseppe Giusti, De Brindisi à Girella

En latin, il paraît que l'expression trouve son origine dans une pique contre le maître de la rhétorique Cicéron, qui se tenait « *duabus sellis sedere* » (assis sur deux sièges). En italien on dit aujourd'hui « *tenere i piedi in più scarpe* » (avoir les pieds dans plusieurs chaussures). En anglais, cela se traduit par « *to run with the hare and hunt with the hounds* » (courir avec le lièvre et chasser avec les chiens). En allemand, cela devient « *zwischen Baum und Borke leben* » (vivre entre l'arbre et l'écorce). En espagnol, cela donne « *nadar entre dos aguas* » (nager entre deux eaux). Tandis qu'en français, elle s'illustre par « *jouer sur les deux tableaux* ».

Chaque langue a donc sa propre expression imagée pour désigner l'attitude de celui qui n'hésite pas à changer d'avis et de comportement en fonction du moment et de la situation, pour décrire les oscillations des spécialistes du retournement de veste, des caméléons, de ceux qui jouent double-jeu. L'opportunisme est une vieille tare qui afflige la politique, qu'elle soit réformiste ou révolutionnaire. Comme les Appels, il se manifeste évidemment surtout en périodes de crise. Quand les événements se succèdent à un rythme plus ou moins régulier, il est facile de maintenir ensemble théorie et pratique, moyens et fins. Mais quand ce rythme est bouleversé, quand l'urgence prend à la gorge, il est tentant de

se transformer en acrobates de la tactique. On passe alors de la recherche de ce que l'on considère comme juste (l'éthique), à la recherche de ce que l'on considère comme efficace et avantageux (question technico-politique), en fermant les yeux sur les possibles incohérences. Les anarchistes espagnols devenus ministres en 1936 en savent quelque chose, comme ce Garcia Oliver qui – passé en quelques mois du braquage de banques à la rédaction de décrets-lois – commença à se vanter d'« *utiliser les même méthodes que l'ennemi, et particulièrement la discipline et l'unité* ».

La caractéristique du Comité Invisible n'est pas de mettre en acte une pratique en contradiction avec sa propre théorie, puisqu'il défend dès le départ des théories contradictoires, ouvrant grand la porte à n'importe quelles pratiques. Il est tellement rempli de contradictions qu'à la fin il n'en est même plus contradictoire. Et de fait, *si on peut dire tout et son contraire, on peut alors aussi faire tout et son contraire*. C'est même le secret de son succès : donner un semblant de cohérence à l'incohérence. Voilà ce qui a touché son éditeur Hazan, critique théorique de la publicité et utilisateur de cette dernière dans la pratique, non seulement révolutionnaire, mais aussi éditeur de juges et de flics et soutien de candidat aux élections présidentielles. Cela semble d'ailleurs exciter jusqu'à ses admirateurs de Tarnac, qui après avoir appris hier que « *la visibilité est à fuir* » et qu'il faut « *s'organiser en conséquence* », et avant de répéter aujourd'hui que « *le dégoût sans remède, la pure négativité, le refus absolu sont les seules forces politiques discernables du moment* » (p. 12), ont jugé bon de monter sur l'estrade politique et médiatique. Mais n'allez pas croire qu'éditeur et Fan Club ne s'accordent pas sur le constat que « *les élections forment depuis deux bons siècles l'instrument le plus usité, après l'armée, pour faire taire les insurrections* »

(p. 53). Ils avaient simplement appris en 2007 que « *ceux qui votent encore donnent l'impression de n'avoir plus d'autre intention que de faire sauter les urnes à force de voter en pure protestation. On commence à deviner que c'est en fait contre le vote lui-même que l'on continue de voter* ». Un effort vain puisque tout le monde sait, sauf à Tarnac, que le capital, depuis que « *les révolutionnaires des années 1960-70 lui ont craché à la gueule qu'ils ne voulaient pas de lui [...] sélectionne ses élus [...] territoire par territoire* » (p. 181). C'est clair, pas vrai ?

Naturellement, cette absence totale de cohérence est aussi et par-dessus tout ce qui attire les clients du Comité, ce pour quoi ils lui sont doublement reconnaissants. Premièrement pour avoir produit des marchandises qui permettent à un prix somme toute abordable d'entrer dans la réalité virtuelle de l'insurrection, de vivre mille aventures « comme si c'était vrai » et sans courir le risque de se faire une égratignure. Le lecteur n'a qu'à feuilleter son livre pour se retrouver à la table du Comité Stratégique de l'Insurrection Mondiale, avec les paroles des insurgés de la place Tahrir dans les oreilles, les rues d'Exarchia devant les yeux, Edward Snowden fuyant la CIA assis à sa droite et le sous-commandant Marcos assis à sa gauche. Parce qu'au fond, aux dires du Comité Invisible lui-même, tout se réduit à une simple question de *perception* et de *sensibilité*. Une montée d'adrénaline qui se prolonge même après la lecture du livre, à tel point que les lecteurs se sentent soulagés, satisfaits et libres de faire n'importe quoi, même s'il s'agit d'un technicien nucléaire au service de l'armée. A l'exception des policiers et des fascistes (en attente du peloton d'exécution, ou d'une future utilisation tactique ?), tous les autres savent désormais qu'ils pourront un jour s'unir aux révolutionnaires, aux vrais révolutionnaires, à ceux qui ne regardent ni les intentions ni les

responsabilités individuelles, mais seulement les compétences techniques.

Un tel éclectisme pratique n'est pas seulement la conséquence implicite de la formulation de plusieurs pensées opposées en même temps, ou de l'absence d'une théorie cohérente et conséquente, éclectisme explicitement théorisé par le Comité lui-même. A la suite et comme *Tiqqun*, il répète comme un mantra la nécessité d'une action basée sur une *morale de la situation*. C'est-à-dire sur la disponibilité désinvolte, la capacité, l'habileté à s'adapter aux circonstances, à se fondre dans l'environnement, à être – pour le dire à sa manière – « à la hauteur de la situation ». Ici on pourrait peut-être faire appel à l'antique relativisme sophiste de Gorgias, mais mieux vaut rester dans la vulgaire ancilangue de la fin qui justifie les moyens. Si on pouvait déjà lire dans *l'Appel* que « *S'organiser veut dire : partir de la situation, et non la récuser. Prendre parti en son sein. Y tisser les solidarités nécessaires, matérielles, affectives, politiques [...] La position prise au sein d'une situation détermine le besoin de s'allier et pour cela d'établir certaines lignes de communication, des circulations plus larges. A leur tour, ces nouvelles liaisons reconfigurent la situation* », dans *A nos amis* il est affirmé que « *le conflit est l'étoffe même de ce qui est. Reste à acquérir un art de le mener, qui est un art de vivre à même les situations, et suppose finesse et mobilité existentielle plutôt que volonté d'écraser ce qui n'est pas nous* » (p. 140), en réussissant ainsi à « *discerner, dans la complexité des mouvements, les communes amies, les alliances possibles, les conflits nécessaires. Selon une logique de la stratégie, et non de la dialectique.* » (p. 232)

Bien que parfois invoqué de manière instrumentale par le Comité

Invisible, le refus du monde – ce qui pousse à la désertion, à la sécession – n’est en effet pas considéré comme une prémisse de sédition, mais plutôt de renoncement. Déserter ce monde, rester en-dehors, est vu comme un premier pas vers l’impuissance rancunière de l’ermite. Voilà pourquoi le Comité Invisible n’exhorte pas du tout à rompre les rangs, mais à y prendre parti de l’intérieur, c’est-à-dire à les reconfigurer. La vraie crise est ainsi définie comme « *celle de la présence* » (p. 31), et pour en sortir il faut savoir prendre en compte l’avertissement d’un membre de Telecomix : « *Ce qui est sûr c’est que le territoire dans lequel vous vivez est défendu par des personnes que vous feriez bien de rencontrer. Parce qu’elles changent le monde et ne vous attendront pas.* » (p. 129) Si c’est l’Etat qui défend le territoire, si c’est l’Etat qui change le monde, si c’est l’Etat qui n’attend pas les subversifs... eh bien, que ces derniers se dépêchent de rejoindre l’Etat, d’aller à sa rencontre. Ils pourraient lui donner de bons conseils.

Cette manière de voir n’est en rien de la désertion ; les déserteurs sont ceux qui n’obéissent plus aux ordres, quittent les espaces dans lesquels ils sont confinés, jettent les uniformes aux orties, et prennent le maquis. A l’inverse, ce qui est proposé dans *A nos amis* est une infiltration à partir du bas. Tactique quasi impossible à mettre en pratique (à part dans des films chers au Comité comme *Fight Club*), mais très facile à théoriser sur le papier (comme le savaient bien les premiers situationnistes). Tactique qui requiert une prédisposition au mensonge, un penchant pour l’hypocrisie, une complicité dans l’abjection, une tolérance à l’infamie, et qui a toujours préparé et accompagné les pires trahisons. Quand il s’agit de tisser les solidarités politiques nécessaires, certains ne se perdent ni dans des doutes opérationnels ni dans des

scrupules moraux.

Sur cette question, *A nos amis* contient des passages enivrants. Selon le Comité, les insurrections « *ne partent plus d'idéologies politiques, mais de vérités éthiques. Voilà deux mots dont le rapprochement sonne à tout esprit moderne comme un oxymore. Etablir ce qui est vrai est le rôle de la science, n'est-ce-pas ? , qui n'a que faire de nos normes morales et autres valeurs contingentes* » (p. 45). Lorsqu'il doit mettre côte à côte les mots *vérité* et *éthique*, le Comité s'excuse avec embarras comme s'il avait roté en public. Pour des yeux aussi hyper-modernes que les siens, un tel rapprochement ne peut que sonner comme un oxymore. Au fond, c'est compréhensible. L'éthique meurt au contact de la politique, la politique s'affaiblit au contact de l'éthique. Voilà pourquoi, obsédé par la recherche de ce qui est opportun, il ne peut s'empêcher de rappeler que ses valeurs sont « *contingentes* » (c'est-à-dire accidentelles, casuelles, accessoires, éventuelles). Pour tout esprit obsolète, les vérités éthiques brandies par le Comité Invisible font rire aux éclats tant elles sont changeantes, synonymes d'*opinions de convenance*. Une vérité éthique prend une vie entière, 24 heures sur 24, pas le temps d'une situation dans le seul but de conclure une alliance stratégique.

Une fois libéré du lest de l'éthique, il va en effet de soi selon lui que « *nous avons le champ absolument libre pour toute décision, toute menée, pour peu qu'elles répondent à une intelligence fine de la situation [...] Notre marge d'action est infinie* » (p. 39). Infinie, vraiment ? Pour peu que la situation l'exige, il est possible de faire *n'importe quoi*. Netchaïev le pensait aussi dans le passé, ou Ben Laden dans le présent. On comprend alors la raison pour laquelle le Comité Invisible regrette que « *depuis la déroute des*

années 1970, la question morale de la radicalité s'est insensiblement substituée à la question stratégique de la révolution » (p. 144). Pour être stratégique, le révolutionnaire doit être fin et mobile comme un élastique, il doit être capable de passer avec désinvolture du passe-montage au costard cravate, des affrontements de rue avec la police aux poignées de mains avec les collègues des palais du pouvoir. Il doit aujourd'hui être capable de cracher sur les puissants et d'embrasser les subversifs, et demain d'embrasser les puissants et de cracher sur les subversifs. Pour arriver à ce résultat, il faut en finir avec ces individus et ces groupes assez stupides et présomptueux pour se laisser freiner par des valeurs qu'ils considèrent comme leurs et autonomes, qu'ils suivent comme le chien suit son maître. Il faut plutôt faire place au « *parti historique* » (p. 16), fantôme investi d'une mission supérieure – mener à la révolution –, capable de justifier toute bassesse commise par ses militants humains en chair et en os au cours de leurs slaloms intelligents et modestes entre les girouettes sensibles des situations.

Mais où toutes ces considérations veulent-elles en venir ? A Tarnac, par exemple. Le Comité Invisible n'a pas réussi à digérer que ses fans les plus enthousiastes (ou ses membres, selon les points de vue) aient été moqués, raillés, parfois même tenus à l'écart d'initiatives du mouvement en 2008-2009 après avoir bien montré *l'étoffe de leur conflit*, parce que quelques semaines de prison à peine avaient suffi à ces admirateurs de Blanqui (qui passa plus de trente ans au bagne) pour aller chercher protection sous les jupes de cette Gauche si détestée. Après des années d'intense méditation, voici donc venir l'apologie tactique d'un tel comportement : « *Quand la répression nous frappe, commençons par ne pas nous prendre pour nous-mêmes, dissolvons le sujet-*

terroriste fantasmatique » (p. 165). Ce n'est pas de l'innocentisme, non, non. Ce n'est pas de la panique, non, non. Ce n'est pas l'absence d'un minimum de dignité, non, non. C'est une manœuvre politique gagnante. Dans cette vie de répression quotidienne des désirs, il nous semble en effet que toute la leçon du Comité Invisible se résume justement à cela : *ne plus se prendre pour soi-même*.

De la même manière, c'est toujours en défense de ses fans de Tarnac – depuis mars 2014 nouveaux conseillers municipaux, puis commentateurs télé, et même récemment donneurs de leçons aux enquêteurs auxquels ils suggèrent quelles pistes d'investigation suivre –, que le Comité souligne l'impérieuse nécessité tactique d'instaurer des contacts avec l'autre partie, avec tous ceux qui pourraient un jour s'avérer utiles : « *Il nous faut aller à la rencontre, dans tous les secteurs, sur tous les territoires où nous habitons, de ceux qui disposent des savoirs techniques stratégiques [...] Ce processus d'accumulation de savoir, d'établissement de complicités en tous domaines, est la condition d'un retour sérieux et massif de la question révolutionnaire.* » (p. 96) Voilà pourquoi les épiciers les plus révolutionnaires de France sont allés dernièrement frapper à la porte de quelques ambassades à Londres, pour rendre hommage aux deux grands persécutés de la Libre Information télématique. L'un est un hacker australien qui a aidé la police de son pays dans la chasse aux « pédophiles » (ces monstres enfermés dans leur maison qui collectionnent et regardent des photographies obscènes d'enfants, et qui, n'étant pas des célébrités du 19^{ème} siècle comme Lewis Carroll ou Pierre Louÿs, méritent seulement la prison) ; l'autre est un technicien informatique américain qui travaillait pour la CIA depuis 2006, après qu'un incident survenu au cours de sa formation

ait brisé son rêve d'aller combattre en Irak dans les Forces Spéciales. Voilà deux personnes à connaître absolument, puisqu'ils défendent le territoire, changent le monde et détiennent le savoir nécessaire. Deux précieux alliés des révolutionnaires, donc, comme le démontre objectivement la condition de se retrouver tous deux dans le viseur du gouvernement des Etats-Unis. Après tout, pour le dire avec le Comité Invisible, « *un geste est révolutionnaire, non par son contenu propre, mais par l'enchaînement des effets qu'il engendre. C'est la situation qui détermine le sens de l'acte, non l'intention des auteurs.* » (p. 147) Ce qui signifie que les intentions individuelles n'ont aucune importance, seuls comptent les résultats, et qu'il appartiendra au futur de décider qui est révolutionnaire et qui ne l'est pas. A titre d'exemple, on peut aussi oublier quelqu'un comme Marinus Van der Lubbe. Qu'a-t-il fait de révolutionnaire ? Rien, le pauvre. A bien y réfléchir, oui, cela ne fait plus aucun doute, maintenant : *il y a de l'espoir même pour les flics et pour les fascistes.* Un espoir de rédemption, de réparation, de "tiqqun" en somme.

Au cas où ce ne serait pas encore suffisamment clair, après le passage du Comité Invisible ne reste sur pied qu'une idée politique ; et, par exemple, que l'on peut être à la fois fonctionnaires d'Etat et révolutionnaires.

V.

« Un système de terreur atteint son sommet lorsque la victime n'est plus consciente du gouffre qui existe entre elle et ses bourreaux. Dans l'atmosphère inhumaine du totalitarisme, et par conséquent dans l'effondrement de la personnalité, le mécanisme archaïque de l'imitation prend le dessus sans aucune inhibition... Pour n'importe quel système de pouvoir, il n'existe pas de plus grand succès que l'acceptation, par ses victimes impuissantes, des valeurs et des modes de comportement que celui-ci postule. »

Léo Löwenthal, Individu et terreur

Ceux qui aiment prendre des postures d'esprits libres dénués de liens moraux n'hésitent pas à avoir recours à des contradictions permanentes, qui ne sont qu'une suite de solutions de facilité. Le problème pratique est qu'en mettant de côté toute préoccupation éthique, on ne fait rien d'autre qu'accepter et contribuer à la décomposition de la réalité en cours. La confusion n'est alors dissipée par aucune clarté, elle n'est que remplacée par une sorte d'*opacité* – un terme cher au Comité Invisible – utile pour la domination. Pour le comprendre, il suffit de penser à l'abîme qui sépare les effets provoqués par l'utilisation de la contradiction, d'un côté à travers le langage poétique qui s'abandonne à la débauche de l'imagination, et d'un autre côté à travers le langage discursif visant à définir les contours de la réalité.

En se constituant justement en tant que refus du langage fonctionnel de la logique, la poésie voudrait être une expression libérée des intentions utilitaristes et projectuelles. Comme le disait quelqu'un, il s'agit d'une perversion des mots en mesure de détruire

les choses qu'elle nomme. L'invention d'images surprenantes à travers la juxtaposition de mots inassimilables entre eux entraîne l'exclusion immédiate des connaissances et des règles acquises liées aux mots. De cette manière, la poésie peut subvertir l'ordre du discours et ouvrir la porte vers l'inconnu. Comme l'écrivit un journaliste moscovite face à la poésie d'avant-garde *zaoum* de Kroutchenykh, qui annonçait en 1912 ce *Monde à l'envers* (*Mirskonca*) qu'on verrait dans les rues de Russie quelques années plus tard, « *celui qui attende à la langue attende aux valeurs sociales, qui se basent justement sur la communication linguistique* ». Avant que tout ne soit bouleversé par la fange indistincte du commerce, c'est grâce à cette conviction que nombre de subversifs ont dans le passé été persuadés que la poésie pouvait aussi miner *matériellement* l'ordre des choses. Entre un Boileau (protégé par Louis XIV) décrétant « *je ne puis rien nommer, si ce n'est par son nom. J'appelle un chat un chat* » et un Sartre (illuminé par Staline) répétant « *la fonction d'un écrivain est d'appeler un chat un chat* », venait faire irruption un Benjamin Péret rempli de révolte pour lancer son défi – « *J'appelle tabac ce qui est oreille* » – et empoigner les armes de la révolution espagnole.

Mais qu'arrive-t-il lorsque la contradiction, en quittant le langage de l'inconnu, vient envahir celui de la réalité, c'est-à-dire le langage discursif, philosophique, rationnel ? Lorsque la perception de la réalité n'est pas subvertie ou menacée, mais est neutralisée pour devenir indifférenciée ? Ce faisant, c'est la réalité même qui se retrouve à l'abri de la critique, de toute remise en question, parce que tous les possibles points de référence sont absents. La diffusion d'oxymores dans le langage commun, quotidien, vise exactement à cela. Lorsque Rimbaud évoquait le « *bateau ivre* », c'était pour inviter au dérèglement des sens, alors que l'« *atome*

propre » cher aux scientifiques justifie le nucléaire, que la « guerre humanitaire » dans la bouche des généraux légitime le massacre, que la « banque éthique » des entrepreneurs blanchit la spéculation. Dans le langage discursif, les juxtapositions de termes incompatibles entre eux n'évoquent pas l'inconnu, elles perpétuent le connu. A la différence de ce qui arrive avec la poésie, elles n'incitent pas au dépassement de l'existant, elles n'ouvrent pas des horizons extraordinaires, elles font exactement le contraire. Mettant en sécurité ce qui existe déjà, enlevant le terrain à la pensée critique.

Que même les ennemis de cet ordre social se soient lancés sur cette pente, les uns en rejoignant les rendez-vous d'une *masse critique*, ou les autres en signant le *pacte associatif* d'une Fédération Informelle, n'est pas surprenant. Ce n'est que l'énième démonstration de l'incapacité diffuse à éviter la malédiction symétrique critiquée – de cette manière-là, pas sur le fond ! – dans *A nos amis*.

Pendant qu'il contemplait l'Ange de l'Histoire en compagnie de Walter Benjamin, l'homme qui avait poussé sa propre absence au monde au point de n'être même pas capable de se faire un café, quel dommage que le Comité Invisible n'ait pas également noté que pour Benjamin « *la critique est une affaire de juste distance* », raison pour laquelle elle se trouve « *chez elle dans un monde où ce qui importe, ce sont les perspectives* », et donc aussi les visions d'ensemble. Une proximité excessive permet de faire surgir des détails autrement imperceptibles, détails souvent utiles et importants, mais elle ne permet pas au regard de saisir l'horizon, le privant du même coup de sens et de mouvement. Le détail devient significatif lorsqu'il enrichit et perfectionne le cadre d'en-

semble, lorsqu'il permet de saisir ses aspects en profondeur, sinon il se réduit à une simple manie. De la même façon, l'éloignement excessif conduit à n'apercevoir qu'un panorama trop estompé et incompréhensible. En perdant sa juste distance, impossible à calculer avec précision mais suffisamment claire pour se rapprocher et explorer, la critique devient reproche citoyen ou condamnation idéologique.

La même chose est valable en matière de haine. Ce sentiment d'impérieuse hostilité est rendu possible par la distance avec son objet. L'ennemi doit être considéré comme autre que soi, prémisses indispensables pour lui déclarer la guerre. S'il était considéré comme un semblable, si on respirait le même air, si on parlait la même langue, si on avait les mêmes désirs, si on partageait avec l'ennemi la même existence (peut-être assis à la même table d'une cantine populaire ou d'un studio télé ou d'un conseil municipal en train de discuter des mêmes problèmes), il cesserait d'être perçu comme tel pour devenir au besoin un interlocuteur et un allié possible. L'aversion à son égard, en admettant qu'elle subsiste, emprunterait alors les traits d'un simple inconfort. *La meilleure manière de cesser de haïr un ennemi est de commencer à le fréquenter.* Jour après jour, il deviendrait au mieux une connaissance à désapprouver, ou un rival auquel faire concurrence. La proximité bannirait la haine, mais pas la souffrance, le mal-être ou l'angoisse de vivre. Et alors, la seule guerre qui pourrait exploser, après avoir longtemps couvée sous la forme d'un grognement sourd, deviendrait toute autre : c'est la guerre civile, au pire sens du terme, celle de la rancœur aveugle et indifférenciée.

Ceci est peut-être le pire aspect de l'affabulation du Comité Invi-

sible. Avec son apologie de la situation comme seul critère de comportement, il liquide la perspective en brûlant les distances. Et ce faisant, il annule toute hostilité. Immergé dans le tourbillon de la double-pensée, cloué dans un instant sans passé ni futur, le Comité Invisible ne sait plus contre qui il faut se battre, si c'est avec l'Eurasie, l'Estasie ou l'Océanie. Qui c'est, eux ? Qui c'est, nous ? Sont-ils toujours eux ? Et nous, sommes-nous toujours nous ? Et puis, faut-il vraiment se combattre ? Il suffit de penser à ce qu'il écrit lorsqu'il s'agit d'identifier le pouvoir : ce n'est plus l'Etat, c'est le gouvernement ; mais le gouvernement n'est plus dans le gouvernement, il est dans les infrastructures ; mais les infrastructures il ne faut pas les frapper si on ne construit pas avant une force technique compétente ! Que reste-t-il ? Rien, c'est comme un jeu de bonneteau. S'il n'existe plus de totalité mais seulement des fragments distincts et séparés entre eux, qui s'entrecroisent sans cesse dans une spirale vertigineuse, il est clair que face à nous ne se trouvent que des flashes, des situations, des *reconfigurations* des éléments présents. L'ennemi d'hier peut tranquillement devenir l'ami politique d'aujourd'hui, et vice versa. Il s'agit là d'une conscience qui porte à développer une « sensibilité » particulière, celle d'éviter les points de rupture sans retour.

En somme, tous les refrains sur la « situation », sur le « partage » ou sur les « alliances nécessaires » visent à répandre la nécessité d'en finir avec les différences absolues. Mais la fin des différences mène également à la fin des hostilités. C'est pour cela qu'aujourd'hui, à l'intérieur du mouvement révolutionnaire, on ne réussit même plus à haïr les délateurs, dont la présence est tolérée non seulement dans des revues (comme c'est le cas d'un célèbre théoricien de l'abolition du travail aux Etats-Unis), mais

aussi à la tête de mouvements de lutte (comme c'est le cas avec la lutte No Tav en Italie). Pourquoi pas, au fond, qu'ont-ils fait de mal ? Si la situation le nécessitait, ils pouvaient faire n'importe quoi. Et ce subversif qui en Angleterre enseignait à la police comment contrôler la foule lors des manifestations, ou cet autre qui en Grèce est devenu un haut fonctionnaire gouvernemental ? Pourquoi pas, ils n'ont fait qu'aller à la rencontre de ceux qui défendent le territoire. Il n'est pas surprenant que la figure du *récupérateur*, dont de nombreux subversifs réclamaient la tête jusqu'à il y a quelques années, ait disparu de toute critique révolutionnaire ; non pas à cause de l'absence de ceux qui voudraient agir en qualité de médiateurs entre Institution et Mouvement, leur nombre augmente au contraire à vue d'œil, mais parce qu'un tel rôle est désormais reconnu et apprécié par (presque) tous.

« *L'«élimination des contraires» constitutive de la métaphysique occidentale* », écrivait Cesarano. Héritier de *Tiqqun*, une publication littéralement infestée de métaphysique, le Comité Invisible se fait chevalier d'une idée unique : celle selon laquelle la vérité est le jeu de beaucoup de petites vérités *conciliables* entre elles, une idée basée sur l'annulation de la possibilité qu'il existe un écart irréductible. Fin de l'altérité, fin de la critique, fin de la haine. Il s'agit d'une aspiration qui, en plus d'être parlante, n'est pas une nouveauté.

VI.

« J'y insiste, non sans mesurer combien il paraîtra inconvenant sinon désuet de rappeler la charge d'incompatibilité qui était auparavant indissociable du terme de contradiction, avant que celui-ci ne devienne en quelques années synonyme de juxtaposition. Mais il me semble essentiel d'attirer l'attention sur la manière inéluctable dont le processus de réduction du sens déclenché par la rationalité technologique aura peu à peu amené au changement du sens, jusqu'à attester d'un monde qui, loin d'être menacé par cette nouvelle forme de contradiction, ne cherche qu'à la faire proliférer, autant pour prévenir tout affrontement que pour installer sous des apparences pluralistes la plus alarmante uniformité. »

Annie Le Brun, *Du trop de réalité*

En 1999, les éditions Gallimard publiaient l'ouvrage de Luc Boltanski et Eve Chiapello, *Le nouvel esprit du capitalisme*. Ce pavé de plus de 800 pages examine les relations qui ont existé au cours de l'histoire entre capitalisme et critique du capitalisme (que les deux sociologues subdivisent maladroitement en « *critique sociale* » – issue de la gauche révolutionnaire et alimentée par la lecture des polycopiés de parti – et « *critique artistique* » – issue de la bohème et qui n'est montée sur le devant de la scène qu'avec mai 68, désireuse de « *libération* » et d'une « *vie véritablement authentique* »), observant comment les progrès du capitalisme se sont développés en intégrant des éléments de sa critique. Riche de promesses illusoires mais pauvre en contenus moraux, le capitalisme a besoin d'un *esprit* pour s'imposer, au sens d'une idéologie qui le justifie. Que s'enrichir soit utile et

agréable ne suffit pas à l'être humain, il faut aussi qu'il pense que c'est juste et beau. C'est seulement de cette manière que le capitalisme peut devenir invincible. De nos jours, face à une critique qui soutenait des valeurs comme l'autonomie et la liberté, le capitalisme a répondu en introduisant la mobilité sur le marché du travail, au sens d'une « émancipation » qui permet de devenir ce que l'on veut et quand on veut (changement d'activité, rupture de tout lien et appartenance vus comme source de rigidité). De la même manière, face à une critique qui remarquait que la production industrielle avait conduit à une massification des êtres humains et de la pensée, le capitalisme a répondu par une marchandisation effrénée caractérisée par une diversification des offres et des produits. Comment peut-on défendre que le marché uniformise les êtres humains, alors qu'ils sont libres de choisir entre MacDonal'd's et Burger King, ou entre une chaîne payante spécialisée dans les documentaires historiques et une autre qui diffuse du sport ?

En comparant les mutations advenues au fil des années dans le domaine administratif, les auteurs observent que, si on faisait valoir il y a un demi-siècle une *structure rigide* capable de procurer une sécurité à l'avenir, on préfère aujourd'hui miser sur le risque et la flexibilité, c'est-à-dire sur un *réseau élastique*. Le nouvel esprit du capitalisme, après avoir congédié la figure du patron sévère, s'incarne à présent dans une autre, toute nouvelle : « *l'homme connexionniste* », « *l'homme léger* » capable de passer avec agilité d'un projet à un autre, tissant son réseau de relations. Le manager ne commande pas comme le patron ; il s'impose par son charisme, motive ses collaborateurs sans leur aboyer dessus, en les incitant à être créatifs, et non pas répétitifs comme sur une chaîne de montage. Boltanski-Chiapello s'attardent sur l'idée se-

lon laquelle « *l'image du caméléon est tentante pour décrire le pro qui sait conduire ses relations afin d'aller plus facilement vers les autres* », puisque « *l'adaptabilité est bien la clef d'accès à l'esprit réseau* », pour en arriver à l'inévitable conclusion : il est « *réaliste, dans un monde en réseau, d'être ambivalent [...] parce que les situations que l'on doit affronter sont elles-mêmes complexes et incertaines* ». Cette malléabilité exige le « *sacrifice [...] de la personnalité au sens d'une manière d'être qui se manifesterait dans des attitudes et des conduites similaires quelles que soient les circonstances* ».

Face à ce nouvel esprit d'un capitalisme qui court après le profit en affichant les valeurs de la créativité, de l'autonomie, de l'aventure, de la liberté, ses critiques se retrouvent muets et désarmés, privés des anciens points de repère. Ils ne peuvent que se rendre devant « *l'homologie morphologique entre les nouveaux mouvements protestataires et les formes du capitalisme qui se sont mises en place au cours des vingt dernières années* ». Les deux universitaires en arrivent à une conclusion bien plus intéressée qu'intéressante : la critique possède une « *ambiguïté intrinsèque* » qui l'amène toujours à partager « *quelque chose avec ce qu'elle cherche à critiquer* ». Mais puisque c'est la « *critique artistique* » qui a jailli de mai 68, c'est surtout à elle que revient la responsabilité d'avoir appris au capitalisme à vivre sans temps mort et à jouir sans entraves. Par conséquent, les adversaires du capitalisme feraient mieux de retourner se battre pour une « *politique publique responsable* » et la « *constitution de nouveaux droits* ».

Parmi les remerciements dans les notes du livre figure le nom d'un jeune élève de Boltanski à l'*Ecole des Hautes Etudes en*

Sciences Sociales, une des institutions culturelles les plus prestigieuses, fréquentée par la future élite du savoir : Julien Coupat. Inconnu à l'époque, il aurait donné naissance la même année à l'expérience de la revue *Tiqqun* qui s'est conclue par la rédaction de l'*Appel* pour finir dans l'*épicerie* de Tarnac et dans le collimateur de la police (trop jeune alors, Mathieu Burnel tirera profit de son séjour dans la même institution culturelle pour réveiller le public de France 2). Le moins que l'on puisse dire, c'est que les caractéristiques avec lesquelles le duo Boltanski-Chiapello décrivait en 1999 le *nouvel esprit du capitalisme* – flexibilité, ambivalence, adaptabilité à des situations changeantes, renoncement à la personnalité – sont exactement les mêmes que celles qui sont aujourd'hui prêchées par les défenseurs connus et inconnus du « parti historique », pour exprimer le *nouvel esprit de la révolution*. L'assimilation, l'intégration, la récupération changent de signe, et la critique « *artistique* » radicale désormais usée jusqu'à la corde est abandonnée pour laisser place à une critique « *sociale* » réformiste inspirée par les incroyables succès du marché. Dans son livre contre la tyrannie de la réalité et son « *système de crétinisation dans lequel l'époque puise sa force consensuelle* », paru un an plus tard, en 2000, Annie Le Brun cite l'œuvre de Boltanski-Chiapello rappelant que les caractéristiques de la récupération de la critique sociale de la part de la domination ont déjà été décrites en 1964. Cette année-là fut en effet publié un ouvrage destiné à devenir un classique de la contestation, un livre que quelqu'un – étant donné les millions d'exemplaires vendus à travers le monde – n'hésiterait pas à définir comme Divin, Incarnation de l'Histoire, Bouche de la Vérité. Nous faisons référence à *L'Homme unidimensionnel* de Herbert Marcuse. Il est assez instructif de le relire aujourd'hui, surtout le chapitre sur « *L'univers*

du discours clos », où l'auteur dénonce comment cette société – « *assimilant tout ce qu'elle touche, absorbant l'opposition, jouant avec la contradiction* » – parvient à imposer sa supériorité culturelle, son pouvoir sur l'homme. L'avènement de la rationalité technologique a encouragé et diffusé une Conscience Heureuse qui ne sait que faire du conflit. Ses « *agents publicitaires* » créent un langage qui va dans le sens de « *l'identification et l'unification en cours, la promotion systématique de la pensée et du faire positif, l'attaque concertée des idées transcendantes, critiques* », un langage dans lequel « *la désignation, l'assertion et l'imitation prennent le pas sur les éléments d'autonomie, de découverte, de démonstration et de critique* ». Le langage de la pensée unidimensionnelle est fonctionnel, abrégé, unifié.

Lorsque Marcuse observe que la caractéristique principale de ce langage est la neutralisation de la contradiction, condition première pour atténuer tout conflit, à mettre en œuvre avec une profusion d'oxymores ; lorsqu'il remarque que dans le langage utilisé par l'homme unidimensionnel « *les contradictions se renouvellent sans faire sauter le système social. Et c'est la contradiction franche et criante qui est transformée en formule de discours et en slogan publicitaire* » ; lorsqu'il rappelle que « *la contradiction était autrefois la pire ennemie de la logique, elle est maintenant un principe de la logique du conditionnement – c'est la caricature grossière de la dialectique* », Marcuse nous montre les acrobaties logiques du Comité Invisible.

Lorsque Marcuse affirme que « *ce langage ne mène plus à aucun discours* ». Il édicte, et par le pouvoir de l'appareil, il établit les faits – *c'est une énonciation qui se valide par elle-même [...]* Le langage clos ne démontre pas, il n'explique pas – il commu-

nique la décision, le diktat, l'ordre », il ne fait qu'annoncer les évidences et les constatations enregistrées par le Comité Invisible.

Lorsque Marcuse soutient qu'« un tel langage est avant tout et simultanément « intimidation et glorification ». Les propositions ont la forme d'ordres suggestifs – elles évoquent plutôt qu'elles ne démontrent. Prédication devient prescription, l'ensemble de la communication revêt un caractère hypnotique. En même temps elle est imprégnée d'une fausse familiarité – qui est le fait d'une répétition constante et le fait qu'on a tiré parti habilement de l'allure populaire de la communication », il décrit l'affabulation du Comité Invisible qui nous plonge dans une spirale de phrases brèves à effet.

Lorsque Marcuse remarque que le langage de la rationalité opérante supprime l'histoire, question « politique » parce que « c'est le passé même de la société qui se trouve supprimé – et son futur dans la mesure où à travers lui sont évoqués le changement qualitatif la récusation du présent » ; lorsqu'il met en garde contre ceux qui « s'opposent aux concepts [qui] donnent un sens à une situation historique », il décrit de nouveau le Comité Invisible et son emphase dans l'annonce de la dissolution des vieux concepts (La société ? « Une simple abstraction ». La ville ? « Promise à la disparition ». Le gouvernement ? « Il n'est plus dans le gouvernement ». La technique ? « Un mensonge ». La nature ? « Il n'y en a pas »).

Lorsque Marcuse écrit que « le rapport que les gens ont avec le langage rituel et magique est nouveau en ceci que les gens ne le croient pas ou ne font pas attention à lui et pourtant ils agissent en conséquence. On ne « croit » pas à un concept opérationnel mais il se justifie lui-même dans l'action – il permet au travail de

se faire, il permet de vendre et d'acheter, il refuse de rester ouvert aux autres concepts, etc », il est en train d'illustrer la soudaine fascination des admirateurs du Comité Invisible, bien plus enclins à apprendre les techniques communes jugées indispensables (par exemple, comment construire une barricade) afin de ne pas être obligés de s'épuiser dans une réflexion singulière (par exemple sur le sens et la perspective d'une lutte).

C'est le même effet néfaste que décrit Victor Klemperer dans ses carnets rédigés sous le régime nazi (et utilisés par Eric Hazan pour ses réflexions hypocrites sur la propagande), qui constatait que « *l'invasion du langage technique* » voulue par Hitler et Goebbels pousserait les Allemands à ne prêter *attention* qu'à l'*organisation*, transformant les êtres humains en automates fonctionnels et efficaces prêts à tout.

« *Comme les natures médiocres s'adaptent vite à leur environnement !* », observait Klemperer, dont on ne peut pas dire que c'était un subversif ayant besoin de « *cohérence idéologique* ».

L'aliénation produite par le capitalisme peut compter sur cinquante années de progrès depuis que Marcuse écrivait : « *Unifier des termes opposés comme le fait le style commercial et politique, c'est un des nombreux moyens qu'empruntent le discours et la communication pour se rendre imperméables à l'expression de la protestation et du refus [...] En faisant de ses contradictions le critère de sa vérité, cet univers de discours se ferme à tout autre discours qui n'emprunte pas ses termes. Et, par son aptitude à assimiler tous les autres termes aux siens, il offre la possibilité de combiner la plus grande tolérance avec la plus grande unité* ». Comme l'enseigne l'industrie la plus avancée et la technologie la plus fonctionnelle, il s'agit donc de mettre sur le

marché un produit réduit et simplifié partant d'éléments complexes et divers, assemblés grâce à un processus – si ce n'est de *synthèse*, au moins de *juxtaposition* – et rendus digérables par le grand public. C'est ce que fait le Comité Invisible en pillant aussi bien l'arsenal autoritaire qu'anti-autoritaire, pour donner vie à une puissance transversale qui réussit à mettre tout le monde d'accord.

« *Ce style est d'une concrétude écrasante – continue Marcuse – La « chose identifiée avec sa fonction » est plus réelle que la chose distinguée de sa fonction ; et l'expression linguistique de cette identification [...] crée une syntaxe et un vocabulaire de base avec lesquels il devient difficile d'exprimer la différenciation, la distinction, la séparation. Ce langage, qui impose constamment des images, empêche le développement et l'expression des concepts. Dans son immédiateté et son univocité, il empêche la pensée conceptuelle. Il empêche la pensée* ». Ainsi, au milieu de mille images de places en révolte et de communes armées, le Comité Invisible évoque la transformation par les ouvriers d'une usine de Thessalonique dont l'activité a été reconvertie en production de gel désinfectant mis à disposition du mouvement : « *C'est que d'emblée la reprise de l'usine a été conçue comme une offensive politique* » (p. 217). C'est un des quelques lieux communs de l'époque que le Comité Invisible oublie de corriger : ce n'est pas le travail qui ennoblit l'homme, c'est la révolution qui ennoblit le travail. Même Vittorio Vidali le pensait, ce tristement célèbre sicaire stalinien qui, au cours d'un meeting de l'Espagne révolutionnaire, s'était érigé contre les anar-cho-syndicalistes parce qu'ils voulaient diminuer le temps de travail, alors que lui avait promis aux ouvriers qu'ils travailleraient davantage grâce à la révolution. Inutile de rappeler que les

exigences matérielles doivent être satisfaites, aucun doute en la matière. Mais parler de reprise productive signifie introduire un langage *qui empêche de penser*, notamment, à la destruction des usines et à la fin de la production.

Acrobate de la « *contradiction consensuelle* », le Comité Invisible n'est qu'un produit de ce processus historique qui vise à embrouiller toutes les différences entre liberté et servitude. Quand il propose à ses « amis » des quatre continents le « *partage* » de situations, c'est-à-dire de fragments de vécu, qui plus est liées à une iconographie opportune, il ne fait que respirer à pleins poumons l'air déjà pompé par Facebook (ce réseau social qui « *est certainement moins le modèle d'une nouvelle forme de gouvernement que sa réalité déjà en acte* » (p. 105)). Quand il pond les unes après les autres ses phrases lapidaires à effet, il ne fait qu'obéir à la règle des 140 caractères exigée par Twitter (dont il se prévaut de rappeler l'origine subversive), monument de cette réduction du langage qui va de pair avec la réduction de la pensée. Quand il annonce son intention de contribuer à « l'intelligence partagée » de l'époque, il ne fait rien d'autre que rabâcher la lugubre farce déjà mise en avant par Wikipédia, prétendue source de savoir universelle, qui tout en se reconfigurant en permanence nous rend tous plus stupides.

Quel sens cela peut-il avoir de parler d'« intelligence partagée » ? L'intelligence n'est pas un gâteau que l'on peut découper en tranches, pour les distribuer plus ou moins équitablement entre tous. Ce n'est pas une accumulation de données froides dans laquelle n'importe qui pourrait puiser à travers une simple consultation. L'intelligence est la capacité de *lire* ces données, d'en saisir la signification, de les mettre en relation entre elles, de

distinguer les causes des effets, d'en comprendre l'origine, l'usage, la destination. En tant que telle, c'est une capacité et une qualité individuelle dont on n'hérite pas et qui ne s'obtient pas d'un clic. Mais elle n'est pas non plus un don de la nature réservé à quelques chanceux, c'est une conquête. L'intelligence est à la portée de n'importe qui à travers la lecture, la réflexion, l'étude, la curiosité, la discussion, la sensibilité aussi. L'intelligence peut stimuler et peut être stimulée, mais elle ne peut pas être partagée. Car elle est unique, et diffère d'un individu à un autre.

Celui qui parle d'« intelligence partagée » parle de pouvoir. Quand tous iront sur Wikipédia pour savoir qui, quoi, où et quand – et que personne ne fera plus l'effort d'aller lire des dictionnaires, des encyclopédies, des livres, pour confronter les différentes versions et chercher à comprendre – ce jour-là (qui ne paraît pas si lointain) Wikipédia fera la Loi, *univoque et égale pour tous*. Ses reconfigurations successives ne pourront d'aucune façon changer cet effet totalitaire, au contraire, elles le renforceront. L'intelligence partagée ne peut être qu'un immense projet d'uniformisation et de contrôle. Aspirer à une intelligence partagée signifie souhaiter l'avènement d'une pensée unique moderne. Ainsi, lorsque le Comité Invisible offre sa « modeste contribution » à cet égard, que pensez-vous qu'il est en train de faire ? Du haut de son succès commercial, il offre sa *propre* pensée comme base sur laquelle uniformiser les pensées de tous à propos de l'insurrection. Comme l'affirmait son bien-aimé Gramsci, l'hégémonie culturelle précède et fonde l'hégémonie politique.

Après tout, il est risqué d'écrire un livre de plus de 240 pages. A trop parler, on court le risque de ne plus réussir à se maintenir en équilibre. On court le risque, ici où là, de devoir être explicites.

On court le risque que tombe le masque plus libertaire, rendant bien visible la gueule autoritaire. C'est ce sur quoi trébuche le Comité Invisible, par exemple lorsqu'il affronte les raisons pour lesquelles les révolutions sont systématiquement trahies : « *peut-être est-ce le signe qu'il y a dans notre idée de la révolution quelques vices cachés qui la condamnent à un tel destin. Un de ces vices réside en ce que nous pensons encore la révolution comme une dialectique entre le constituant et le constitué* » (p. 73). Sachant que la fable de la dialectique entre pouvoir constituant et pouvoir constitué est le cheval de bataille de Toni Negri, sachant que juste après c'est justement au professeur de Padoue que le Comité Invisible adresse ses critiques, il semble clair à qui il se réfère en disant « nous » : à l'extrême gauche, où sont les véritables et seuls camarades du Comité Invisible. Et si on a des doutes à ce sujet, le Comité Invisible lui-même pense à les dissiper : « *Obsédés que nous sommes par une idée politique de la révolution, nous avons négligé sa dimension technique. Une perspective révolutionnaire ne porte plus sur la réorganisation institutionnelle de la-société, mais sur la configuration technique des mondes* » (p. 95). L'italique n'est pas de nous, mais du Comité Invisible lui-même, lequel tient ici à souligner quel est son parti. Celui pour qui la révolution a toujours été une obsession politique ; celui pour qui les institutions doivent être réorganisées ; mais surtout celui qui ne doit plus négliger le fait qu'aujourd'hui la révolution est une simple question technique, puisqu'il s'agit de s'atteler à une configuration des mondes.

Voilà trois points qui nous renvoient dans le passé. Qui affirmait il y a un siècle que « *le communisme c'est le pouvoir des Soviets plus l'électrification de tout le pays* » ? C'est le même qui est évoqué indirectement par le Comité Invisible quand il salue la

qualité du lien et la façon d'être au monde obtenue « par le mouvement des communes soviétiques – qui fut le fer de lance oublié de la révolution bolchevique » (p. 202).

L'Etat et la Révolution ou bien L'Etat ou la Révolution ?

VII.

« D'un côté nous voulons vivre le communisme ; de l'autre, nous voulons répandre l'anarchie. »

Appel

« En revanche il est probable... que, comme à d'autres époques révolutionnaires, anarchisme et communisme, sous de nouvelles formes, soient toujours plus en train de se rapprocher dans les luttes qui traversent notre siècle. »

Antonio Negri, Il sacro dilemma dell'inoperoso

Si on élimine les clients en quête de nouveauté en librairie, juste bons à faire croître leur compte en banque et leur réputation, à qui s'adresse le nouveau texte du Comité Invisible ? Parmi les ennemis de ce monde, qui sont ses interlocuteurs ? Puisque le mouvement subversif est historiquement divisé entre autoritaires en mal de Parti et anti-autoritaires en mal d'insurrection, le Comité Invisible a cru bon d'unir ces deux aspirations, d'opérer en leur sein un dépassement stratégique reprenant et réalisant partiellement ces deux exigences. Afin d'incarner le millimétrique milieu du mouvement – c'est-à-dire-littéralement ce qui est équidistant des extrêmes, qui est toujours à la moitié –, il a décidé de s'inspirer un peu plus des autoritaires pour la partie théorique, et un peu plus des anarchistes pour la partie pratique. C'est pour cela que Blanqui est son héros, parce que c'est le porte-drapeau historique du Parti de l'Insurrection.

L'intention de servir de précieux pont à l'intérieur du mouvement révolutionnaire a conduit le Comité Invisible à éviter à tout prix d'affronter les points de friction et d'opposition classiques – li-

quidés comme des querelles idéologiques et identitaires – en clamant les avoir dépassés grâce à un fleuve de banalités du genre « il faut s'organiser ». C'est avec de telles sentences qu'il voudrait caresser dans le sens du poil ces deux adversaires, en réunissant sacrifice militant et frisson de la barricade. Pour le reste, le Comité puise allègrement à toutes les sources, avec un funambulisme qui lui permet d'être apprécié par beaucoup de piêtres gourmets. Mais il en est passé de l'eau sous les ponts depuis 2007 et *L'insurrection qui vient* (IQV). La circonspection du début a désormais fait place à une ambition majeure, mais aussi à une volonté de régler les comptes avec ceux qui persistent à se mettre au travers de sa route. D'une part, cela signifie commencer à affronter directement son principal concurrent pour la conquête de l'hégémonie théorique dans l'extrême-gauche. D'autre part, il doit terminer la transition en cours à l'intérieur d'un mouvement anarchiste qui s'est révélé un bon réservoir de main d'œuvre, en attirant à soi les plus serviables avec une caresse, et en liquidant définitivement tous les autres. Arracher le gouvernail de l'extrême-gauche, d'un côté. Digérer l'anarchisme de plus soluble et recracher le plus désagréable, de l'autre.

Comme on l'a vu, le Comité Invisible a sa bête noire, le rival qui obsède ses pensées : Toni Negri. Il y a comme un cordon ombilical qui relie les jeunes intellectuels français au vieil intellectuel italien, et leur animosité à son égard ressemble presque à un conflit de génération. Parce que Toni Negri a été et a fait tout ce que le Comité Invisible voudrait être et voudrait faire.

A la différence d'un Mike Davis qui disserte sociologiquement sur les gangs criminels américains sans en avoir jamais fait partie, Toni Negri n'est pas un simple chieur d'idées monté sur les barri-

cares. Fondateur et animateur de plusieurs groupes de l'extrême-gauche italienne des années 60, principal théoricien de la branche de l'Autonomie Ouvrière dans les années 70, Toni Negri a été arrêté en avril 1979, accusé d'être le penseur des Brigades Rouges, le *mauvais maître* qui guidait le mouvement de l'insurrection armée contre l'Etat. A la différence des épiciers de Tarnac, le professeur de Padoue est resté plus de quatre années derrière les barreaux, participant également à une révolte qui avait éclaté dans la prison de Trani, au cours de laquelle les matons lui brisèrent une jambe.

Derrière les murs, Negri avait déjà mis en pratique ce que le Comité Invisible théoriserait plus de vingt ans après : il s'est adapté à la situation, il a cherché et noué les alliances politiques nécessaires, les reconfigurant stratégiquement. Aux mains de la répression, lui aussi a cessé de se prendre pour lui-même. Il a proposé la dissociation comme manière de refermer le conflit entre l'Etat et le mouvement, et a accepté la candidature-protestation offerte par le Parti radical aux élections de 1983. Elu député (pas simple conseiller municipal !) et jouissant désormais de l'immunité parlementaire, il est sorti de prison et en a profité pour se réfugier en France. Là, il a continué ses recherches et son activité de professeur d'extrême-gauche, de cette gauche toute dédiée à conseiller l'Etat sur comment faire sa Révolution. En 1997, il est finalement rentré en Italie et a bénéficié des avantages d'une condamnation négociée avec le procureur [patteggiamento], purgeant une peine réduite. Son livre qui a eu le plus de succès, *Empire*, écrit avec Michael Hardt et publié en 2000, a obtenu la reconnaissance mondiale en se vendant à plus d'un demi-million d'exemplaires.

Toni Negri incarne tout ce que le Comité Invisible aspire à devenir : l'intellectuel qui guide le mouvement réel, le Machiavel au service de l'anti-Prince, l'âme damnée derrière l'insurrection, le tout enrobé d'un succès éditorial et mondain non négligeable. C'est ce qu'on appelle le *syndrome de Syracuse*, une tare qui afflige tout philosophe fatigué des mots et assoiffé de puissance, que la vanité pousse à vouloir séduire qui détient le pouvoir grâce à l'enchantement de son savoir. La métaphore a pour origine les va-et-vient entre Athènes et Syracuse de Platon, qui se dandina longtemps face au tyran Dion dans le but de le rendre sage. En vain. En France, cette tare s'accompagne d'un goût pour les métaphores militaires, alimenté par l'avant-garde culturelle, un goût déjà stigmatisé par Baudelaire, qui critiquait le recours à des expressions guerrières comme typique d'esprits « faits pour la discipline, c'est-à-dire pour la conformité : des esprits nés esclaves, qui ne peuvent penser qu'en société. » Si l'Internationale Situationniste ne s'était déjà pas privée d'utiliser ce genre de rhétorique, par la suite les membres du Comité Invisible vont y patauger jusqu'au cou. En bons petits généraux en herbe de l'insurrection d'Etat, ils sont en permanence en train de dessiner des cartes, d'ouvrir des fronts, de nouer des pactes, d'ériger des barricades, d'effectuer des manœuvres. Si le mot stratégie revient si souvent dans leur bouche, c'est parce que leur « modeste contribution » est de s'offrir en qualité de stratèges du mouvement : « *Est révolutionnaire ce qui cause effectivement des révolutions. Si cela ne se laisse déterminer qu'après coup, une certaine sensibilité à la situation nourrie de connaissances historiques aide beaucoup à en avoir l'intuition* » (p. 148). Et qui possède cette sensibilité de situation et cette érudition ? Qui mérite donc d'être le stratège du parti historique en mesure de « *redonner deux*

coups d'avance sur la gouvernance globale » (p. 18) ? Le stratège, c'est-à-dire le *condottiere militaire*. Exactement ce que la magistrature italienne reprocha à Toni Negri à la fin des années 70.

Mais si ce qui unit Toni Negri et le Comité Invisible est clair, on a par contre quelque difficulté à saisir ce qui les divise. A part des vices de forme. Ils partagent en effet les mêmes références théoriques. Et il ne s'agit pas seulement de leur passion pour la pensée autoritaire revue au prisme de la *French Theory* post-structuraliste (Foucault, Deleuze et ainsi de suite en bâillant), mais aussi d'une même vision déterministe de l'histoire. Pour l'un comme pour les-autres, le monde créé par la domination ne fait rien d'autre que refléter et préparer la révolution. Si pour Marx « le mode de production de la vie matérielle conditionne le processus de vie social, politique et intellectuel en général. Ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur être ; c'est inversement leur être social qui détermine leur conscience », si pour Engels « la seule organisation dont le prolétariat dispose après sa victoire, c'est précisément l'État », si pour Lénine « notre devoir est de nous mettre à l'école du capitalisme d'État des Allemands... et de ne pas ménager les procédés dictatoriaux pour l'implanter en Russie », Toni Negri était capable d'écrire de la même façon dans les années 70 que « Le communisme est avant tout imposé par le capital comme condition de la production... Seule la construction du capitalisme peut nous donner des conditions véritablement révolutionnaires... la forme capitaliste la plus avancée, la forme de l'usine, doit être reprise au sein même de l'organisation ouvrière ». Où est la différence avec un Comité Invisible qui fait sien le nouvel esprit vainqueur *sur le et du* marché, fort du fait que « *c'est souvent au moment où elles at-*

teignent leur degré de sophistication maximal que les civilisations s'effondrent » (p. 93), ou qui écrit que *« ce qui fait positivement l'ouvrier, c'est sa maîtrise technique, incarnée, d'un monde de production particulier »* (pp.96-97) ? Déjà en 2007 sur les pas du *Manifeste Communiste* (« la bourgeoisie n'a pas seulement forgé les armes qui la mettront à mort »), le Comité Invisible défendait que *« la métropole produit aussi les moyens de sa propre destruction »* (IQV, p. 46), et répète à présent le même concept en assurant qu'à terme, *« ...le chemin vers la présence s'en trouve paradoxalement réouvert. Comme nous nous sommes détachés de tout, nous finirons par nous détacher même de notre détachement. Le matraquage technologique nous rendra finalement la capacité à nous émouvoir de l'existence nue... C'est sa misère qui, à la fin, abattra la cybernétique »* (pp. 118-119).

Même si les membres du Comité Invisible tournent Toni Negri en dérision pour sa conviction qu'*« il existe en permanence sous la constitution en vigueur une autre constitution, un ordre à la fois sous-jacent et transcendant, le plus souvent muet, mais qui peut surgir par instants telle la foudre »*, cette ironie ne les empêche pas de nourrir une conviction similaire. Préciser qu'il faut plutôt *« repenser l'idée de révolution comme pure destitution »* (p. 74) ne leur sert à rien. Car quelle autre idée se niche derrière leur exhortation à une « destitution » ou « re-configuration », sinon l'idée blanquiste d'assigner une nouvelle forme à la même chose à travers la foudre insurrectionnelle ? La reconfiguration, terme surtout utilisé en informatique, n'est qu'une disposition différente d'éléments déjà en place. De la même façon, destitution est un terme juridico-institutionnel qui indique que quelqu'un est relevé de sa charge, en prélude à sa substitution. Dans le cycle de la rénovation de la vie de l'Etat, pouvoir destituant et pouvoir

constituant sont comme le coucher de soleil suivi de l'aube. Si le Comité Invisible s'arrête seulement sur le coucher de soleil, ce n'est pas pour nier l'exercice du pouvoir, mais pour attirer ceux qui veulent le mettre à bas définitivement, en leur faisant croire qu'il s'agit de la même chose afin de les enrôler. Il n'existe pas de destitution *pure* à opposer à une autre plus *corrompue*, ce n'est que le rideau auquel on s'accroche pour se donner un air insurrectionnel, la feuille de vigne placée sur la honte de sa propre hypocrisie. On destitue un souverain lorsqu'on le dégage du trône *en le laissant vide pour un changement de la garde*. C'est comme cela que ce pauvre crétin de Giorgio Agamben (philosophe italien, un des maîtres de *Tiqqun*, admiré aussi bien par le Comité Invisible qui paraphrase les titres de ses livres que par son ami Toni Negri qui fait des recensions élogieuses de ces derniers), s'est rendu à Athènes fin 2013 pour enseigner la démocratie aux Grecs et invoquer la « puissance destituante ». Sur place, il n'a pas manqué d'exprimer l'espoir que « le gouvernement de gauche de Tsipras puisse être le signal d'un tournant progressiste en Europe ». S'il est vrai que « *le langage, loin de servir à décrire le monde, nous aide plutôt à en construire un* » (p. 45), la teneur du monde construit par le langage du Comité invisible ne fait aucun doute – c'est le même que celui où habite Toni Negri.

Ce n'est alors peut-être pas tout à fait un hasard si le premier titre de *Tiqqun* publié en Italie l'a été dans une maison d'édition négriste (Derive e Approdi), et si aujourd'hui aux Etats-Unis la même maison d'édition (Se-miotext(e)) publie aussi bien les œuvres de Negri que du Comité Invisible (et de *Tiqqun*). Par ailleurs, le Comité Invisible n'est même pas le premier ectoplasme collectif éditorial de renommée internationale, puisqu'il a été précédé par Wu Ming, dont le principal animateur se définit-

sait il y a quelques années comme « *communiste, ou pire, négriste* ». Le Comité Invisible et Wu Ming se consacrent tous deux à l'affabulation, à la mitopoiesi des révoltes et des insurrections. Mais tandis que les italiens les réduisent en romans littéraires (si appréciés qu'ils sont débattus au M.I.T.), les français les transforment en essais de philosophie (si appréciés qu'ils sont distribués par le M.I.T.). « *Omnia sunt communia* », en plus d'avoir été les derniers mots de Thomas Müntzer, est non seulement devenu le titre de l'avant-dernier chapitre de *A nos amis*, mais aussi celui d'une rubrique de Euronomade, le site qui plus que tous les autres se réfère à Toni Negri. Et, puisque tous deux abhorrent avant tout l'individu, le Comité Invisible bave sur *la* commune, tandis que Toni Negri salive sur *le* commun. Il n'y a donc rien d'étrange à ce que Negri ait écrit en 2000 que l'anarchisme faisait un concours d'« impuissance » avec le capitalisme le plus rétrograde, tandis que le Comité Invisible écrit en 2014 que les anarchistes nihilistes ne sont que des « impuissants » (p. 146). Discordances de tics de langage mises à part, les louanges tressées à la lutte contre la Grande Vitesse en Val Susa par le Comité Invisible en 2014 ne diffèrent pas beaucoup de celles formulées en 2008 par ses concurrents négristes.

Si le Comité fait remarquer que « *En alternant les manifestations en famille et les attaques au chantier du TAV, en ayant recours tantôt au sabotage tantôt aux maires de la vallée, en associant des anarchistes et des mémés catholiques, voilà une lutte qui a au moins ceci de révolutionnaire qu'elle a su jusqu'ici désactiver le couple infernal du pacifisme et du radicalisme* » (p. 149) – qui plus est en faisant suivre ces observations d'un *éloge de la politique* par un type passé de la poésie maudite à la propagande stalinienne en complimentant le préfet épurateur de Paris – ; pour

les seconds « *il est notable comment la présence commune de la dimension institutionnelle et de celle du mouvement a été une des principales raisons de l'efficacité de l'opposition valsusine... Cet intense partage d'objectifs et de stratégies a contribué à la création d'un cercle vertueux entre agir administratif et participation d'en bas, qui a marqué le point le plus élevé de l'expérience de réappropriation du pouvoir décisionnel qui a eu lieu en Val Susa.* » Amen.

Et les admirateurs du Comité Invisible, en quoi se distinguent-ils des admirateurs de Negri ? Ces derniers sont actifs depuis des décennies en matière d'entrisme institutionnel et médiatique, un chemin qui n'est fréquenté que plus récemment par les premiers : participation à des listes électorales, postes d'administration dans la fonction publique, interviews dans les journaux, apparitions à la télé. Encore heureux que ce soient les « radicaux » qui feraient de la révolution « *une occasion de valorisation personnelle* » (p. 144) ! Un collègue italien de Benjamin Rosoux et Manon Gilbert, philo-négriste conseiller municipal élu dans le Veneto, se vantait il y a des années d'être un subversif faisant « des incursions » dans les institutions – un autre bon mot dans l'art du camouflage qui ne devrait pas manquer sur les étagères de l'épicerie de Tarnac. D'autres lecteurs du professeur de Padouc n'ont certes pas attendu que le Comité Invisible découvre le profit révolutionnaire qu'il y a à s'enraciner dans les quartiers et les villages, pour contribuer à ouvrir des dispensaires populaires tout en étant présents à travers toute l'Italie dans les luttes pour le logement, dans les grèves et ainsi de suite. Il s'agit d'un « travail politique sur le territoire », cheval de bataille de générations de militants sortis des rangs du Parti communiste qui n'empêche pas les élèves du professeur italien de tenir en même temps un site de

correspondances directes des barricades du monde entier. Eh oui, eux aussi vont là où l'époque s'enflamme. Donc, les admirateurs les plus activistes de Negri théorisent la nécessité de l'entrisme institutionnel (surtout pour profiter de ses ressources) mais pratiquent aussi l'insurrection. En revanche, les admirateurs du Comité Invisible théorisent la nécessité de l'insurrection mais pratiquent aussi l'entrisme institutionnel (surtout pour profiter de ses ressources). On peut inverser l'ordre des facteurs, le résultat final reste le même.

Tout cela pour comprendre à quel point les critiques rageuses énoncées dans *A nos amis* contre l'« idéologue » Toni Negri ont tout de la saveur du fiel réservé à leur principal concurrent et rival en matière d'hégémonie culturelle-politique. On est presque attendris lorsque le Comité Invisible écrit que « *ceux qui, comme Antonio Negri, se proposent de « gouverner la révolution » ne voient partout, des émeutes de banlieue jusqu'aux soulèvements du monde arabe, que des « luttes constituantes »* » (p. 74), en voyant comment ceux qui se proposent de commander l'insurrection ne voient partout que des « communes », des émeutes de banlieue jusqu'aux soulèvements du monde arabe. Ce qui change des uns aux autres, c'est uniquement la selle pour enfourcher le tigre. D'ailleurs, si les enfants enragés transalpins se déchaînent contre leur père italien, ce dernier semble les supporter avec affection. Récemment, une de ses élèves a même salué par recension interposée leur « *intelligence stratégique* ». Qui sait si elle ne suivra pas les traces de celui qui, ayant abandonné il y a quelques années la cour de Negri et étant entré dans le catalogue des éditions *La Fabrique*, quel hasard !, est aujourd'hui le théoricien de cette « autonomie diffuse » dont les zélotes servent en Italie de point d'appui au Comité Invisible.

Et maintenant, trouvez les différences. Allez, faites un effort, la pomme ne tombe jamais très loin de l'arbre où elle était accrochée.

VIII.

« Le travail de la critique révolutionnaire n'est assurément pas d'amener les gens à croire que la révolution deviendrait impossible ! »

Guy Debord, Lettre à Jean-François Martos,
19/12/1986

Voilà ce que disait stupéfait le célèbre situationniste à propos de ses anémiques élèves anti-industriels, selon lesquels il ne valait pas la peine de tant se fatiguer : *« il est inutile d'abattre la société marchande : elle s'écroule sous nos yeux. Laissons-la s'effondrer, et faisons l'inventaire des outils qui seront nécessaires pour reconstruire le monde. »* L'un d'entre eux, l'espagnol Miguel Amorós, est l'auteur d'un texte contre le plus important théoricien anarchiste insurrectionnaliste contemporain, qu'il définit comme *« le premier agitateur depuis Blanqui à proclamer la possibilité d'une offensive contre le Pouvoir en plein reflux de la classe ouvrière. Bien entendu, en prétendant échapper aux conditions historiques à travers l'action décidée de minorités. »* Voilà l'autre souci du Comité Invisible : les anarchistes. On ne peut pas cacher que si l'hypothèse insurrectionnelle est restée vivante au cours de ces dernières décennies de pacification sociale – vivante dans le mouvement et dans les luttes, pas sur le marché éditorial –, on le doit surtout aux anarchistes, ou plutôt à ceux d'entre eux qui l'ont toujours défendue, envers et contre tout et tous, affrontant aussi bien la répression de l'Etat que le sarcasme d'un mouvement en perpétuelle attente que les temps soient mûrs. C'est tellement connu qu'en France même, les critiques de la *ten-*

tation insurrectionniste, assis au sommet de la théorie radicale en attendant que le cours de l'histoire transporte le cadavre du capitalisme, ne font aucune distinction entre les petits soldats aux ordres des généraux de la révolution et les évocateurs passionnés des démons de la révolte, les unissant en un même chaudron indistinct et exécrationnel.

Pour le Comité Invisible, il est irritant de devoir partager son *logo* ; il pensait l'avoir enregistré et en posséder toutes les prérogatives. Cela est d'autant plus irritant si l'on pense au fait que, ces dernières années, le pays le plus insurrectionnel en Europe est la Grèce, là où la présence anarchiste est la plus forte. De plus, d'où sont venues les critiques les plus féroces qui sont tombées sur le Comité Invisible, sinon des anti-autoritaires ? Mais le Comité invisible se trouve face à une situation plutôt délicate, puisque les anarchistes qui l'ont traduit, publié et diffusé ne sont pas rares. C'est l'une des conséquences de son succès commercial. Grâce à la Fnac et à Amazon, pour le dire comme un contemporain de Dante, « sa renommée monta tant que chacun se faisait son vassal ; si bien qu'en quelques mois il se fit un grand trésor. S'étant adjoint moult gens et avoirs, il commença à passer de pays en pays » (surtout aux Etats-Unis, en Italie, en Allemagne). Ainsi voudrait-il d'un côté en finir avec ces bêtes ennemis de l'Etat si politiquement naïfs, mais d'un autre côté il ne serait pas intéressant pour lui de le faire contre tous. Inutile de dire qu'il trouve les anarchistes plus adorables lorsqu'ils sont « vassalisés ».

C'est un problème qu'il faut affronter de manière *stratégique*. Mais comment ? En déversant dans son livre un peu de tout – pour changer –, c'est-à-dire des critiques partageables par les

anarchistes, tout comme des critiques contre ce que les anarchistes défendent. Pour tenter d'éviter toute référence explicite qui pourrait offenser ceux qui lui font la cour (et ont finalement compris que pour être gagnant mieux vaut cesser d'être anarchistes), le Comité Invisible préfère se moquer des hackers ou des « radicaux ». Quel terme ridicule ! Il est surtout utile pour ne pas froisser ce qui reste d'orgueil chez ses soupirants libertaires, et pour éviter d'affronter la substance de l'anarchisme, c'est-à-dire la critique de tout autoritarisme.

On a déjà vu [dans les chapitres précédents] comment dans *A nos amis* l'apologie de l'insurrection est entrecoupée d'invitations à l'entrisme tactique, et à quel point les appels à l'éthique sont submergés par une incessante exhortation à l'opportunisme politique. En effet, comment le Comité invisible pourrait-il admettre l'absentéisme, à part en le défendant dans les situations les plus défavorables ? Quant à la cohérence entre les moyens et les fins, il la considère non seulement comme une erreur, mais en plus comme une véritable horreur. A ce propos, plus qu'avec les anarchistes ou les surréalistes ou les situationnistes, le Comité invisible pourrait surtout être d'accord avec un certain Bernard-Henri Lévy, selon lequel l'invariance éthique est un truc de « coupeurs de têtes ».

En ce qui concerne le côté plus anti-autoritaire présent dans *A nos amis*, au-delà de l'apologie lyrique des émeutes, il se manifeste à travers sa critique déterminée contre toute gouvernabilité et toute prétention de légitimité constitutionnelle. Une critique qui serait partageable si elle n'était, en plus de se voir contredite par la volonté destituante, liée au mépris de la liberté individuelle. Il s'agit d'un des points cardinaux de l'anarchisme, mais le Comité Invi-

sible préfère l'attribuer à la mentalité hacker pour mieux lancer sa charge, tout en visant ailleurs : « *La liberté et la surveillance, la liberté et le panoptique relèvent du même paradigme de gouvernement. L'extension infinie des procédures de contrôle est historiquement le corollaire d'une forme de pouvoir qui se réalise au travers de la liberté des individus* » (p. 127), « La liberté individuelle n'est pas quelque chose que l'on puisse brandir contre le gouvernement, car elle est justement le mécanisme sur lequel il s'appuie, celui qu'il règle le plus finement possible afin d'obtenir, de l'agrégation de toutes ces libertés, l'effet de masse escompté » (p. 128), « La cause de la liberté individuelle est ce qui leur interdit de constituer des groupes forts capables de déployer, par-delà une série d'attaques, une véritable stratégie ; c'est aussi ce qui fait leur inaptitude à se lier à autre chose qu'eux, leur incapacité à devenir une force historique » (p. 129). Ça fait froid dans le dos, non ? Il faut être ingouvernables, mais non pas pour faire ce qu'on veut, plutôt pour faire ce que veut... qui ? La situation ? La commune ? L'insurrection ? Le parti historique ? Ou ses fins stratégiques invisibles ?

Des stratèges qui se font fort également d'un des autres arguments préférés des amis de l'Etat, celui qui rend supposément cette institution matériellement inévitable. En braves adultes, ils font peser sur la révolte infantile la délicate situation générée par la complexité technique du monde actuel, qui a atteint avec le nucléaire un point de non-retour : « *Tant que nous ne saurons pas comment nous passer des centrales nucléaires et que les démanteler sera un business pour ceux qui les veulent éternelles, aspirer à l'abolition de l'Etat continuera de faire sourire ; tant que la perspective d'un soulèvement populaire signifiera pénurie certaine de soins, de nourriture ou d'énergie, il n'y aura pas de*

mouvement de masse décidé » (pp. 95-96).

A part le fait que l'abolition de l'Etat fera toujours sourire, vu que sa fin sera imposée par la force d'en bas et qu'il est impossible qu'elle soit le fruit d'une délibération venue d'en haut (parce que c'est cela la définition d'*abolition* — c'est la même ambiguïté présente dans le concept de *destitution*), la révolution n'était-elle pas ce frein de secours d'un train se dirigeant vers le précipice ? Avant de le tirer, faut-il vraiment « *agréger toute l'intelligence technique* » (p. 97), c'est-à-dire devenir familiers avec les experts présents à bord et le chef de train afin de connaître avec précision le tableau de commandes, la vitesse de marche, le frottement sur les rails, l'inclinaison des courbes, la force du vent, l'humidité de l'air, la composition du terrain environnant, la présence d'ambulances et d'hôpitaux dans les parages... et s'il y a assez de nourriture, d'eau et de papier-toilette pour tous ? Toujours en équilibre, le Comité Invisible déclame d'abord avec des accents lyriques l'immédiateté du geste, puis recommande à son propos des études d'experts. De la barricade ici et maintenant, on retourne dans la salle d'attente de Benjamin. Pour surgir, la question révolutionnaire doit faire ses comptes par avance, et si elle veut qu'ils tournent rond, elle doit proposer, sinon un programme politique, au moins un programme technique satisfaisant : « *Pour une force révolutionnaire, il n'y a pas de sens à savoir bloquer l'infrastructure de l'adversaire si elle ne sait pas la faire fonctionner, le cas échéant, à son profit* » (pp. 98-99).

Mais quoi, l'insurrection ne pouvait donc pas surgir partout, à n'importe quel moment, sous n'importe quel prétexte, en étant l'imprévu qui saute à la gorge, bouleverse la normalité par son in-

tensité, etc. etc. ? Si, mais ça c'est la rhétorique pour attirer les nigauds libertaires. En réalité, sans les bonnes connaissances et compétences, celles qui ne se trouvent qu'*en haut*, l'insurrection est condamnée à échouer : « *sans idée substantielle de ce que serait une victoire, nous ne pouvons qu'être vaincus. La seule détermination insurrectionnelle ne suffit pas ; notre confusion est encore trop épaisse* » (p. 137). Après avoir jeté par la porte la nécessité de conditions historiques favorables défendues par des dinosaures marxistes, la voilà qui rentre par la fenêtre.

Blanqui est pratique comme chiffon à agiter dans la bataille, mais c'est Marx qui sert de couverture pour réchauffer ses nuits. Que vienne l'insurrection, donc, mais seulement *après* qu'ingénieurs nucléaires, techniciens informatiques et autres ordures variées aient été séduites par le bagout du Comité Invisible et l'aident à *faire fonctionner à son profit l'infrastructure de l'adversaire*, c'est-à-dire là où selon lui « *réside le pouvoir* ».

Prise pour cible parce que « gargarisée » par les anarchistes si méprisés, selon le Comité Invisible la guerre sociale a un vice : en « *amalgamant sous une même appellation les offensives menées « par l'Etat et le Capital » et celles de leurs adversaires, elle place les subversifs dans un rapport de guerre symétrique... L'idée de guerre sociale n'est en fait qu'une mise à jour ratée de celle de « guerre de classe », maintenant que la position de chacun au sein des rapports de production n'a plus la clarté formelle de l'usine fordiste* » (pp. 157-158). C'est avec un certain embarras – considérant que la symétrie de ceux qui combattent le pouvoir est toujours moins préoccupante que l'harmonie avec le pouvoir de ceux qui se trouvent à ses côtés – que nous nous permettons de faire remarquer qu'il est absolument impossible que

ces doctes révolutionnaires français pensent vraiment que le concept de « guerre sociale » soit un amalgame lié à la fin du for-
disme. En laissant de côté l'antiquité, la première révolutionnaire
à avoir évoqué cette locution fut probablement la communarde de
leur pays André Léo, qui nomma ainsi son discours prononcé à
Lausanne en septembre 1871 lors d'un Congrès pour la Paix. Se
prononçant contre la neutralité pacifiste restant aveugle et inerte
face à tout massacre social, André Léo semblait pourtant attribuer
au seul pouvoir l'exclusivité de la guerre sociale. Dans ses mots
en effet, celle-ci faisait des victimes parmi les pauvres et les pro-
létaires. Mais d'autres subversifs étaient d'un tout autre avis,
comme ceux de Bruxelles qui en 1886 employèrent ce terme de
guerre sociale comme titre de leur journal, « organe communiste
anarchiste ». Et ceux qui en 1906 en France ou en Italie en 1915
publièrent d'autres journaux avec ce même titre n'étaient pas plus
que ceux de Bruxelles des orphelins de l'ouvriérisme : le journal
des premiers réunissait socialistes révolutionnaires et anarchistes
antimilitaristes, celui des seconds donnait au contraire la parole
aux anarchistes interventionnistes [partisans de l'entrée en guerre
de l'Italie].

Le concept de *guerre sociale*, vu comment il est né et malgré les
divergences entre ses défenseurs successifs, n'a jamais rien amal-
gamé et ne s'est jamais intéressé au fait que les usines soient
ouvertes ou fermées, centrales ou marginales dans la production
capitaliste. Son sens depuis longtemps peut être résumé comme la
simple négation de la *paix sociale*, une locution commune utilisée
pour indiquer la cohabitation pacifique entre gouvernants et gou-
vernés, exploiters et exploités, oppresseurs et opprimés, ou
comme chacun veut bien le dire. De la même manière, l'adjectif
« sociale » vise à exclure la dimension politique et institutionnelle

de cette conflictualité, parce que la guerre sociale ne vise par exemple pas à provoquer une crise ministérielle par d'autres moyens, plus brutaux. Il n'est donc pas étonnant que ceux qui ne veulent pas désigner l'ennemi pour des raisons d'opportunité politique (« *Notre force ne naîtra pas de la désignation de l'ennemi* », p. 231), préfèrent utiliser la stratégie comme remède (déclinée à travers ses différentes formes plus de 40 fois dans *A nos amis*). Tout comme il n'est pas étonnant que ceux qui éternuent face à de vieux concepts anarchistes, se remplissent ensuite la bouche avec un terme comme *parti*, en pensant le sauver des acariens poussièreux qui le recouvrent en y ajoutant l'adjectif *historique*.

Si on s'intéresse ensuite à la critique du concept anarchiste de révolution par le Comité Invisible, elle est tout simplement pathétique. Afin de la rendre plus confortable, savez-vous ce que fait le Comité ? Il la tire d'une phrase écrite en 1892 par un Emile Henry âgé de vingt ans, alors en polémique avec Malatesta : « *Le radical se définissant comme producteur d'actions et de discours radicaux, il a fini par se forger une idée purement quantitative de la révolution – comme une sorte de crise de surproduction d'actes de révolte individuelle. « Ne perdons pas de vue, écrivait déjà Emile Henry, que la révolution ne sera que la résultante de toutes ces révoltes particulières. » L'Histoire est là pour démentir cette thèse : que ce soit la révolution française, russe ou tunisienne, à chaque fois, la révolution est la résultante du choc entre un acte particulier – la prise d'une prison, une défaite militaire, le suicide d'un vendeur de fruits ambulant – et la situation générale, et non la somme arithmétique d'actes de révolte séparés. En attendant, cette définition absurde de la révolution fait ses dégâts prévisibles... »* (p. 146).

Bon, à part le fait qu'un acte de révolte pourrait très bien devenir un de ces actes particuliers déchaînant une insurrection – c'est justement ce qui a été tenté aussi bien par l'anarchiste Bresci que par le communiste Van der Lubbe –, à part le fait que dans ce même texte Henry reconnaissait non seulement la nécessité du communisme mais aussi la diversité d'attitudes qui conduisait d'autres révolutionnaires à vouloir organiser les prolétaires, où donc serait aujourd'hui en circulation cette idée arithmétique de la révolution ? La vue d'un arbre n'annonce pas une forêt, tout comme une photo ne confirme pas une vérité internationale. Charger l'air de la situation générale de poudre noire, la domination le fait déjà, en imposant à tous une existence sans joie mais désormais aussi sans sécurité dans la survie. Il n'est donc pas étrange que les anarchistes se préoccupent de partir à la recherche de l'étincelle et, ne pensant pas qu'elle se manifeste en appliquant une science exacte, s'emparent d'allumettes et incitent à en allumer le plus possible. Pour le Comité Invisible, cela n'est pas étrange, c'est juste erroné. Peut-être parce que de cette manière on tombe dans la « *tyrannie de l'informel* » contre laquelle il faut garder le réflexe de lever le bouclier de la joyeuse « *discipline* » (p. 236).

Afin de démonter le « radicalisme », selon lui synonyme d'anarchisme, le Comité Invisible n'hésite pas à recourir à la manipulation. Comme si « *le radical ne vivait que pour faire frissonner le pacifiste en lui-même, et vice versa. Il n'est pas fortuit que la Bible des luttes citoyennes américaines depuis les années 1970 s'intitule : Rides for Radicals, de Saul Alinski* » (p. 143). En effet, non, ce n'est pas fortuit. Et pas parce que radicaux et citoyennistes seraient les deux faces d'une même médaille désormais hors jeu, mais parce qu'en anglais « radical » signifie

de manière générale quelqu'un qui veut changer la société. C'est comme cela qu'étaient nommés les communistes, les socialistes, les syndicalistes, les anarchistes, les fascistes, les nazis... sans distinction. Saul Alinski était ainsi un « radical » de gauche et avec son dernier livre (dont le sous-titre était *Manuel pragmatique pour radicaux réalistes*), il voulait laisser un guide utile aux organisateurs de communautés afin qu'ils soient en mesure d'unir les personnes qui vivaient sur un même territoire dans une action collective contre le pouvoir. *Il n'est pas fortuit* que ce soit le même objectif que celui poursuivi par le Comité Invisible, qui a ici recours au plus dégueulasse des expédients : attribuer aux autres sa propre bible. Une bible qui, après avoir inspiré la pensée mercantile grâce au « nouvel esprit du capitalisme », est revenue pour dicter ses commandements chez les subversifs attirés par les cours de la Bourse. En effet, c'est le Comité lui-même qui vend sur le marché ce que « nous explique un entrepreneur à la mode : *il faut s'organiser, trouver d'autres gens, apprendre à se connaître, travailler ensemble, recruter d'autres personnes motivées, former des réseaux, bousculer le statu quo* » (p. 178).

La critique du Comité Invisible ne lève pas le voile sur la misère des anarchistes, mais sur la sienne. Notamment parce que l'idée *quantitative* de révolution concerne bien plus ceux qui ne veulent pas rester isolés de la population, une hantise qui dans la soif d'arriver à la somme arithmétique de politiciens et de techniciens séparés, est en train de produire les dégâts prévisibles d'un collaborationnisme plus joyeux que dépressif.

IX.

« *Il faut construire des ponts, pas des murs.* »
Pape François Ier

Mais le Comité Invisible ne se cantonne pas à la sphère des idées, il descend aussi sur le terrain, au milieu des anarchistes en chair et en os. Il le fait dans la souffrance, trouvant incompréhensible que puissent exister des individus qui considèrent que la liberté est incompatible avec l'autorité. Doublement incompréhensible, tant parce qu'il ne reconnaît pas les individus, que parce qu'il est convaincu que liberté rime avec institution. Son incapacité à accepter ne serait-ce que leur existence est telle que les anarchistes se révèlent une énigme de mauvais goût à ses yeux : une catégorie sociale à énumérer entre les retraités et les fonctionnaires, ou une identité politique accolée aux rebelles, à distiller parmi la population (cette population saine, normale, équilibrée, donc persuadée que la liberté est produite et protégée par l'autorité).

En proie aux démangeaisons que lui provoque l'anti-autoritarisme, le Comité Invisible commence à se gratter en séparant les bons-à-soigner des mauvais-à-eradiquer. Les bons anarchistes sont ceux qui, par exemple en Italie, ont appris que « *Dans cette époque, il faut considérer le tact comme la vertu révolutionnaire cardinale, et non la radicalité abstraite ; et par « tact » nous entendons ici l'art de ménager les devenirs-révolutionnaires. Il faut compter au nombre des miracles de la lutte dans le Val Susa qu'elle ait réussi à arracher bon nombre de radicaux à l'identité qu'ils s'étaient si péniblement forgée. Elle les a fait revenir sur terre. Reprenant contact avec une situation réelle, ils ont su lais-*

ser derrière eux une bonne part de leur scaphandre idéologique, non sans s'attirer l'inépuisable ressentiment de ceux qui restaient confinés dans cette radicalité intersidérale où l'on respire si mal » (p. 149). Beaucoup de vieux déserteurs italiens ont en effet répondu à l'Appel et se sont engagés pour s'ébattre dans l'*agora* – mi-assemblée, mi-marché – d'un citoyennisme terre-à-terre à l'air stérilisé, remportant ainsi l'inépuisable estime des maires, des parlementaires, des prêtres, des syndicalistes, des journalistes, des animateurs de télévision. De plus, ils ont poussé leur *tact* jusqu'à accomplir le miracle supplémentaire de ne pas non plus déranger les délateurs. Evidemment c'est ça le peuple qu'ils aiment, *ce qui faisait défaut à leur vie d'avant*.

Qu'ils soient anarchistes plus personne ne s'en rend compte, pas même eux. Ils ont renouvelé leur garde-robe non seulement dans les placards, mais aussi dans les têtes, dans les bouches et dans les cœurs. Plus aucun journaliste ne pourrait se lamenter de leur autisme, de leur balbutiement barbare, ils ont enfin compris que *« La tâche révolutionnaire est devenue partiellement une tâche de traduction. Il n'y a pas d'espéranto de la révolte. Ce n'est pas aux rebelles d'apprendre à parler l'anarchiste, mais aux anarchistes de devenir polyglottes »* (p. 233). L'espéranto est cette langue internationale construite en s'inspirant des langues déjà existantes, qui contribuent toutes à la construire. Selon les intentions de son inventeur, l'espéranto aurait dû permettre à tous les êtres humains de communiquer et de se comprendre, sans hégémonies linguistiques, et en maintenant vivantes les diverses langues d'origine, y compris celles qui risqueraient sinon de s'éteindre, écrasées par les langues plus répandues. Un espéranto de la révolte, ne serait-ce pas magnifique ? Pas le moins du monde, puisque ceux qui veulent ménager leur devenir-meneurs

ont la prétention que le langage anarchiste disparaisse, et que les anarchistes apprennent finalement à s'exprimer en politicien autoritaire.

Fatigués de rester toujours seuls, *en-dehors* et frustrés dans leur ambition de popularité, nombre d'anarchistes ont cessé de se prendre pour eux-mêmes. C'est arrivé dans le passé, cela continue à arriver aujourd'hui. Il existe en fait une longue tradition d'(ex)anarchistes disposés à se mettre au service des aspirations autoritaires des autres. Si autrefois les autoritaires devaient remporter un triomphe révolutionnaire dans la rue pour pouvoir enrôler les libertaires parmi leurs employés (il suffit de penser à Victor Serge, passé des pas d'Albert Libertad aux ordres de Léon Trotsky), c'est seulement grâce à la misère des temps présents qu'il suffit de nos jours d'un succès éditorial en librairie.

Si le Val Susa constitue un délice en matière d'anarchistes pour le Comité Invisible, Athènes constitue un calvaire. « *Quiconque a vécu les jours de décembre 2008 à Athènes sait ce que signifie, dans une métropole occidentale, le mot « insurrection »* » (p. 133), et sait aussi que c'est là que le « *mouvement anarchiste est plus fort que partout ailleurs* » (p. 136). Mais la conclusion logique que l'on pourrait tirer de ces deux constats est catastrophique pour le Comité Invisible, qui se met en travers pour la déjouer : « *Les anarchistes, en vérité, étaient dépassés par cette vague de rage sans visage. Le monopole de l'action sauvage et masquée, du tag inspiré et même du cocktail Molotov leur avait été ravi sans façon. Le soulèvement général dont ils n'osaient plus rêver était là, mais il ne ressemblait pas à l'idée qu'ils s'en étaient faite* » (p. 134). Les anarchistes, à la différence des autoritaires chers au Comité, n'ont jamais eu pour ambition le

monopole de la révolte, mais visent à sa généralisation. Ce qui les a submergés n'a par conséquent été que la joie de voir cette rage se répandre.

Ce qui amène « *en vérité* » le Comité à minimiser la présence anarchiste lorsqu'il encense l'insurrection grecque, et à la souligner lorsqu'il évoque la contre-insurrection qui a suivi, est bien trop évident. Les anarchistes doivent disparaître. C'est pour cette raison que le Comité n'hésite pas à spéculer ignoblement sur la mort de trois employés de banque advenue au cours d'une manifestation – à cause d'un molotov lancé rituellement et non stratégiquement ? – rappelant l'effet retentissant de cet événement sur le mouvement anarchiste grec. Et c'est toujours pour cette raison qu'il s'extasie tout d'abord devant les « *bandes* » (p. 134) qui « *tentèrent de rester fidèles à la percée que le mois de décembre avait ouverte* » (p. 134), par exemple en portant « *l'attaque à un niveau supérieur* » (p. 134), pour ensuite cracher sur celles formées par « *une fraction des anarchistes* » (p. 146) qui s'autoproclame nihiliste, puisque « *le nihilisme, c'est l'impuissance à croire à ce à quoi l'on croit pourtant – ici, à la révolution* » (p. 146). Donc, selon le Comité Invisible, les anarchistes qui identifient l'ennemi et passent à l'action ne sont que des impuissants. Des idiots, et même des maladroits, qui cherchent à combler le « *hiatus qui règne entre leurs discours et leurs pratiques, entre leurs ambitions et leur isolement* » (p. 145). S'ils étaient malins, ils n'iraient pas à la rencontre des hommes de pouvoir avec une arme à la main. Ils feraient comme ces anarchistes italiens gênés de l'être, qui savent bien comment faire coïncider discours et pratiques sans trébucher sur un hiatus : d'un côté en lançant des reproches citoyennistes, de l'autre en luttant en compagnie de bureaucrates, de prêtres et de délateurs (une

prestation récompensée de temps en temps par la concession de quelque faveur). Quand le Comité Invisible critique le « *couple infernal* » radicalisme-pacifisme, il accuse la dichotomie, la séparation, préférant soutenir leur *possible cohabitation*. Les révolutionnaires doivent enfin apprendre à être avec les réformistes, et les réformistes doivent apprendre à être avec les révolutionnaires. Une nouvelle fois, son idée fixe est de répéter la nécessité de mettre fin à l'opposition et à l'incompatibilité. Dans les dernières pages du livre, il le répète pour la énième fois, par célébrité interposée, en le faisant dire au philosophe de l'anti-institutionnalisme institutionnel qui fait quasiment figure de beau-père théorique de Toni Negri. La parole est à Michel Foucault : « *La logique dialectique, c'est une logique qui fait jouer des termes contradictoires dans l'élément de l'homogène. Et à cette logique de la dialectique je vous propose de substituer, plutôt, une logique de la stratégie. Une logique de la stratégie ne fait pas valoir des termes contradictoires dans un élément de l'homogène qui promet leur résolution en une unité. La logique de la stratégie, elle a pour fonction d'établir quelles sont les connexions possibles entre des termes disparates et qui restent disparates. La logique de la stratégie, c'est la logique de la connexion de l'hétérogène et ce n'est pas la logique de l'homogénéisation du contradictoire* » (p. 229).

Le Comité Invisible n'aime pas la logique dialectique parce qu'elle annule les contradictions, les aplanit en une unité. Il préfère la logique stratégique qui cherche leurs liens, maintenant ainsi les contradictions vivantes. Foucault et Mao, Foucault et le parti communiste, Foucault et le parti socialiste, Foucault et Khomeyni... ils étaient différents mais ils étaient aussi unis – par la disponibilité du premier à se faire défenseur du second. Liés.

Connectés. La connexion est l'union intime entre deux ou plusieurs éléments différents, le lien d'interdépendance étroite entre des faits ou des idées. Ce qui permet un contact entre ce qui est séparé. Un pont, pas un mixeur ni un mur. Mais cette logique stratégique n'est pas mise en œuvre uniquement pour obtenir « *l'unification* » à l'intérieur du mouvement révolutionnaire, une « *unification* » à réaliser non pas à travers l'identification de l'ennemi, mais par « *l'effort fait pour entrer les uns dans la géographie des autres* » (p. 231) – c'est-à-dire lorsque les anti-autoritaires se connecteront aux autoritaires pour devenir comme cul et chemise, main d'œuvre noire au service du drapeau rouge. Elle est aussi théorisée et appliquée *y compris à l'égard de l'ennemi*, un ennemi en possession de secrets techniques sur comment faire fonctionner le monde et que nous devrions rencontrer. Non pas pour devenir un tout, mais pour être interdépendants. L'un dans la géographie de l'autre ?

Pour le Comité Invisible, autorité et liberté sont bien des éléments hétérogènes, mais pas en opposition absolue. C'est pour cela qu'ils doivent être mis en contact ici ou là. Pour nous, à l'inverse, ces deux éléments sont non seulement différents, mais aussi contradictoires et incompatibles. Ces ponts doivent être minés.

X.

« Là résidait le cauchemar des fondateurs de l'Etat moderne : un pan de collectivité se détache du tout, ruinant ainsi l'idée d'une unité sociale. Deux choses que la « société » ne peut supporter : qu'une pensée puisse être incorporée, c'est-à-dire qu'elle puisse prendre effet sur une existence en termes de conduite de vie ou de manière de vivre ; que cette incorporation puisse être non seulement transmise, mais partagée, communisée. Il n'en faut pas plus pour que l'ON ait pris l'habitude de disqualifier comme « secte » toute expérience collective hors contrôle. »
Appel

Le cauchemar des stratèges du coup d'Etat est qu'une partie du mouvement fasse sécession, sapant l'idée d'une unité de classe, d'une communauté à partager. Il y a deux choses que la politique ne peut pas tolérer : qu'une pensée puisse être appropriée, c'est-à-dire qu'elle puisse avoir un effet sur l'existence de quelqu'un en termes de comportements ou de manière de vivre (comme l'éthique) ; que cette intériorisation puisse non seulement être vécue de manière privée, mais aussi théorisée ouvertement (pour être rendue imaginable et donc généralisable). Tout cela est suffisant pour que soit généralement taxée d'« isolement » ou disqualifiée comme « secte » toute expérience individuelle ou collective hors contrôle.

Günther Anders montrait déjà comment cette société qualifie d'introvertis ceux qui veulent protéger leur individualité d'une modernité toujours plus intrusive et d'extravertis ceux qui, n'ayant rien à protéger, étant vides de pensées et de valeurs, ac-

ceptent de bon gré la consommation de n'importe quelle marchandise et fétiche. Aujourd'hui, ces individus introvertis paraissent même « *dogmatiques* » et « *rancuniers* » dans leur refus d'apprendre *comment on est au monde*. L'être humain en chair et en os ne doit plus avoir la moindre individualité, il ne doit pas avoir d'idées, de goûts, d'attitudes, de désirs, de valeurs à lui, qui le distinguent et le rendent unique et singulier. Non, de la figure de l'*unique* on doit passer à celle de l'*être quelconque*, qui, pour le Comité Invisible, n'est que le « *siège d'un jeu conflictuel de forces dont les configurations successives ne dessinent guère que des équilibres provisoires* » (p. 140). Après avoir lu des paroles aussi répugnantes — apologie de l'homme-amibe, du Zelig multiforme modelé et façonné par la situation externe — nous ne pouvons pas nous empêcher de penser à ce qu'écrivait Georges Henein en 1947 : « *L'homme est tout ce que l'on veut sauf quelconque. C'est une des tristes réussites de la société de l'avoir convaincu qu'il était quelconque, et, par là, entraîné à le devenir. L'Homme Quelconque (la nouveauté n'est que dans les majuscules) n'est pas un legs du fascisme — c'est une création de la Révolution française. Tout le monde étant citoyen, et tous les citoyens étant égaux, il va falloir une magnifique bureaucratie pour administrer cette égalité, mesurer les parts, freiner les empiétements. Or toute bureaucratie a besoin que les hommes se ressemblent. A force d'écrire : « Signes distinctifs : néant », le bureaucrate persuade sa victime non seulement qu'il n'est rien en elle qui la distingue, mais d'abord, qu'elle n'a pas à se distinguer* ». C'est la même persuasion que les bureaucrates de l'insurrection voudraient inculquer à leurs amis-clients.

S'il n'était pas perdu dans le labyrinthe de la double-pensée, le Comité Invisible se rendrait compte de la contradiction qui rend

sa pensée réactionnaire. *Parce qu'on ne peut servir et subvenir en même temps*. On ne peut pas inciter à désertir ce monde, railler le « *refus infantile ou sénile d'admettre l'existence de l'altérité* » (p. 140) en rappelant la « *connexion souterraine entre la pure intensité politique du combat de rue et la présence à soi sans fard du solitaire* » (p. 15), pour ensuite, en proie à la panique de l'isolement qui en découle, se dresser contre cette désertion en la taxant d'« *apologie purement idéologique* » (p. 143) de celui qui « *s'absout de toute participation à "l'existant"* » (p. 143).

C'est soit l'un soit l'autre. Là où le Comité devrait faire un choix, il se limite au final à ne soutenir la désertion ou la sécession que dans les mots. Dans les faits, tout son discours n'est qu'un interminable appel à l'enrôlement et à la carrière militaire. Voilà pourquoi les anarchistes, du moins ceux qui ne regrettent pas de l'être, lui sont si insupportables. Car n'étant pas mus par l'ambition politique mais par une tension éthique, ils n'ont pas peur de la solitude, ni d'être mis au ban. Ils ne sont pas à la marge de la société pour se prévaloir d'une radicalité sur le marché de la politique, mais parce que c'est là que le conflit entre l'ordre de ce monde et le désordre de leurs passions les jettent. Quand ils expriment ce qu'ils pensent, ils ne le soupèsent pas avant sur la balance des opportunités en termes de consensus. Et n'étant nullement attirés par les ermitages solitaires, davantage contraints de les subir que de les choisir volontairement, ils ne se limitent pas à abandonner ce monde avec ses sirènes, mais invitent aussi les autres à aller *en-dehors* (au lieu de rester piégés à l'intérieur des institutions). Et de là, à partir de cet en-dehors des institutions, ils cherchent à s'organiser pour partir à l'attaque. La désertion ne visant pas à devenir une commune alternative et bucolique, elle constitue alors un premier pas vers la révolte.

Comme nous l'avons déjà dit, la désertion est un abandon : plus d'uniformes, plus d'ordres, plus de défilés, plus d'entraînements, plus de saluts au drapeau. Plus de casernes, plus de garde-à-vous. Les rangs se rompent et ne se recomposent pas. Où vont les déserteurs ? Dans les bois, dans les espaces où l'ennemi ne met pas les pieds. Et avec eux ils n'emportent rien de leur vie précédente, rien sinon quelques instruments utiles à leur besogne. A la différence du passé, où existait encore la possibilité d'un espace physique inconnu où trouver refuge et organiser non seulement une manière de vivre différente, mais aussi une contre-attaque – de la forêt de Sherwood de la légende au quilombo brésilien de l'histoire – c'est la planète entière qui est de nos jours sous l'œil vigilant du pouvoir. Il n'existe quasiment plus de territoires impénétrables, de terres inconnues peuplées par de fiers sauvages, comme le sait bien Theodore Kaczynski. Même dans les métropoles, les quartiers où la police n'ose pas entrer sont de moins en moins nombreux. La forêt du déserteur n'est donc plus tant à portée de main, qu'à portée de l'esprit. C'est un imaginaire qui, face à une réalité totalement produite par l'économie et par la politique, ne peut que réagir avec une "indifférence créatrice". On ne demande rien de ce qui est, parce qu'on veut donner vie à ce qui n'a jamais été, et encore moins sous forme d'Etat. Cet imaginaire longtemps répandu, qui cultivait une haine viscérale contre tous les uniformes et percevait les valeurs dominantes comme étrangères, est très différent de celui d'aujourd'hui avec sa tolérance civique.

D'où est né ce que les idiots occidentaux appellent le *mal d'Afrique* ? Après avoir vécu un moment dans un endroit où ne règnent pas les lois, les us, les coutumes, les rythmes auxquels nous sommes habitués et par lesquels nous sommes domestiqués

— et après avoir découvert que non seulement on y vit aussi, mais qu'on y vit largement mieux ! —, comment pourrait-on ne pas éprouver une profonde nostalgie ? Mieux vaut marcher sur un sentier ou faire la queue sur l'autoroute ? Mieux vaut jouer et rire avec les personnes que l'on connaît et que l'on aime ou passer ses journées devant un écran ?

Si le folklore exotique organisé par les agences de tourisme parvient déjà à perturber ceux qui ont un portefeuille à la place du cœur, alors imaginez les nomades ou les tribus sauvages. L'indépendance de ces « hommes rouges » des forêts d'Amazonie, de ces « hommes bleus » du Sahara, naît et grandit grâce à leur isolement de la civilisation des hommes gris de l'argent. Quand les membres des tribus primitives d'Amazonie voient un journaliste, ils ne se font pas interviewer, ils lui tirent souvent dessus ou lui tournent le dos. Pour les Touaregs, la vie est une lutte contre le règne de la mort, et leur but n'est pas de renverser le roi (qui représente la mort) pour prendre sa place, mais de mettre la vie à la place du roi. Si un poète anarchiste individualiste du début du 20ème siècle, fier de vivre aux marges de la société, se dressait contre la médiocrité des revendications « *ventristes* », un poète touareg des années 2000 affirme que ses vers remplis de colère luttent « *contre l'impensable, contre le ventre, contre la logique de l'estomac* », puisque « *je me fous royalement de donner aux gens une dose d'esthétisme, ou que les autres pensent ou rêvent les mêmes pensées et rêves que moi. Je n'ai pas besoin de sujets ou d'esclaves. Dans l'Acte je fournis les instruments pour comprendre ma pensée, mais de manière à ce que chacun puisse le faire lui-même dans la construction de sa pensée.* » Non pas l'ambition politique de parvenir à une intelligence partagée à travers le consensus, mais plutôt la tension utopique d'ouvrir

d'autres et d'infinis horizons à travers la révolte – tension qui, si elle apparaît dans des contextes si différents, ne peut être liquidée comme de la fidélité à une tradition idéologique.

En pensant l'éthique comme un instrument aux mains de la politique, le Comité Invisible considère que le tissu éthique du mouvement anarchiste espagnol du début du 20ème siècle (qu'il définit hypocritement comme « *ouvrier* » pour lui rendre hommage) avait pour origine le *lien*, la vie qui en se diffusant dans toutes ses activités unissait les participants. Mais qu'est-ce qui était à l'origine de ce lien, qu'est-ce qui poussait ces hommes et ces femmes à mener cette vie, si ce n'est une idée, une vision commune du monde ? Ils ne se battaient pas pour éprouver des sensations *intenses* ou *consistantes* ou *denses* ou *finés*, mais pour construire un monde qui refléterait ce qu'ils avaient dans la tête et dans le cœur. C'était le partage d'une idée, dans leur cas l'idée d'un monde sans rapports de pouvoir, une idée devenue chair et sang, c'était de l'*affinité*. Le Comité Invisible voudrait recréer ce lien, *mais en se débarrassant d'une idée si envahissante qu'elle finirait par le gêner dans ses affaires-en-devenir*. Il en a une telle horreur qu'il s'empresse dès le début de préciser que ce qui manque aujourd'hui ce n'est pas une conscience critique diffuse, mais une « *perception partagée de la situation* » (p. 17). Comme si la perception n'avait rien à voir avec la conscience, mais seulement avec ce qui est établi par une intelligence partagée, comme si une situation pouvait être détachée d'une perspective.

On peut observer ici toute la différence entre une action qui naît d'en bas poussée par une éthique vitale, et celle qui trouve son origine en haut, dans une politique stratégique. Dans le premier cas c'est à chaque individu unique, chaque être humain en chair

et en os, d'affronter la vie sur la base de ses idées, de ses valeurs et de ses désirs. Et plus ceux-ci sont clairs et approfondis, plus son action peut être féconde. Dans le second cas à l'inverse, ce qui prévaut ce sont les manœuvres, les machinations, les intrigues de quelques illuminés pour qui tous les autres ne sont que de la main d'œuvre, des pions à pousser sur l'échiquier de leur stratégie. La réflexion et la critique sont à éviter, parce que l'objectif n'est pas de faire en sorte que chacun devienne responsable de soi-même. Au contraire, les pions se déplacent avec plus de facilité s'ils sont privés de conscience ; il suffit pour cela qu'ils se contentent d'avoir une « *perception* » commune, et qu'ils apprennent par cœur les refrains de l'« *intelligence partagée* ».

Naturellement, pour le Comité Invisible, toute cette critique n'est que de la « *cohérence idéologique* » (p. 197), une « *identité politique* » (p. 165) perdante qui ne mène qu'à l'isolement : « *Jeter une pierre n'est jamais simplement « jeter une pierre ». Cela peut geler une situation, ou déclencher une intifada. L'idée que l'on pourrait « radicaliser » une lutte en y important tout le bataclan des pratiques et des discours réputés radicaux dessine une politique d'extraterrestre* » (p. 147). En bons habitants de cette planète organisée et administrée par le pouvoir, le Comité Invisible n'a que la Realpolitik en tête. Et persuadé de porter au poignet l'horloge de la révolution, il pense que la pierre doit être tirée au bon moment, au moment déclencheur. En somme, quand c'est lui qui le dira. Mais comme l'insurrection n'attend pas que les temps soient mûrs pour éclater, les pierres n'attendent pas non plus que de savants stratèges leur donnent le feu vert pour voler. L'histoire ne prend pas de rendez-vous, la révolution n'est pas un programme, tout est toujours possible. Qu'est-ce que les anarchistes qui interviennent dans une lutte devraient faire d'autre, si

ce n'est tirer sur les horloges et jeter de l'huile sur le feu ? Ce n'est pas de la politique, ça ne l'a jamais été, et ça n'a jamais pré-tendu l'être : *c'est la vie, l'incarnation d'une pensée.*

« *Notre vie est une insulte pour les faibles et les menteurs qui se targuent d'une idée qu'ils ne mettent jamais en pratique* », disaient Albert Libertad et Anna Mahé pendant qu'ils s'aimaient dans la joie de vivre et se battaient dans le plaisir de la révolte.

Là aussi, il faut se décider. On ne peut pas d'un côté chanter la poésie du geste volontariste, et de l'autre prescrire la science du processus déterministe. Ce monde est construit, forgé, organisé *sur et par* l'autorité, il se reflète dans chacun de ses aspects. L'autorité est présente dans le réveil matinal, dans le feu de circulation qui nous fait faire la queue, dans l'argent que nous portons sur le cœur ou sur le cul, dans toutes les permissions que nous devons demander et dans les obligations à remplir. L'autorité est dans la ville où nous vivons, dans la nourriture que nous mangeons, dans l'air que nous respirons. Elle coule dans nos veines, transmise par des siècles de servitude volontaire. Comme le disait Fredy Perlman, l'activité pratique quotidienne des membres d'une tribu reproduit et perpétue la tribu, celle des esclaves reproduit et perpétue l'esclavage, et celle des salariés reproduit et perpétue le capital. Qu'est-ce qui reproduit et perpétue cet enfer sur terre, si ce n'est l'activité quotidienne de ses condamnés ? Alors, à moins de considérer que le monde dans lequel nous vivons est le résultat naturel de l'existence humaine – ou bien de penser comme Marx que ce « *bateau rempli de fous abandonné au gré du vent* » ira « *cependant vers sa destinée* », puisque sa « *destinée, c'est la révolution qui nous attend* » – il faut se décider à affronter le fait que la condition de sa reproduction *est la disponibilité des indivi-*

dus à continuer d'aliéner leur propre existence.

XI.

« *Détruis, car toute création vient de la destruction...*

Ne construis point dans la nuit passée.
Laisse tes bâtisses s'enfuir à la dérive. »
Marcel Schwob, *Le livre de Monelle*

Se soustraire à cette disponibilité c'est miner cette aliénation. Voilà ce qu'est la désertion. Qu'est-ce que cela implique ? Que celui qui considère qu'il est nécessaire de se débarrasser de l'obéissance et du pouvoir ferait bien de cesser d'obéir et de commander, et de commencer à inciter les autres à en faire autant ("mais on ne peut pas, les rapports sociaux sont comme ça depuis toujours !"). Celui qui pense que les partis sont nocifs ferait bien d'arrêter de voter et d'applaudir leurs initiatives ("mais on ne peut pas, il faut s'en faire des amis ou y entrer pour en exploiter l'influence !"). Celui qui pense que les mass-media sont un instrument de confusion mentale ferait bien de ne pas monter sur scène ("mais on ne peut pas, on perdrait de bonnes occasions de propagande !"). Celui qui pense que le langage n'est pas neutre et est modelé sur la grammaire du pouvoir ferait bien de le prendre à rebrousse-poil, de le débarrasser de ses lieux communs ("mais on ne peut pas, les gens ne sont pas habitués et ne nous comprendraient pas !").

Il y a beaucoup de raisons de ne pas désertir, comme tente de nous en convaincre le Comité Invisible à travers ses suggestions : « *Le monde ne nous environne pas, il nous traverse. Ce que nous habitons nous habite. Ce qui nous entoure nous constitue. Nous ne nous appartenons pas. Nous sommes toujours-déjà disséminés*

dans tout ce à quoi nous nous lions. La question n'est pas de former le vide d'où nous parviendrions à enfin ressaisir tout ce qui nous échappe, mais d'apprendre à mieux habiter ce qui est là » (p. 79). Nous ne nous appartenons pas et il vaut mieux apprendre à habiter ce qui est ici et nous constitue ? C'est-à-dire la caserne, avec sa hiérarchie, sa discipline, ses ordres et toute sa tristesse ? Non, merci.

Nous partons exactement du présupposé inverse. Qu'il faut donner vie à *notre* monde, que s'il est vide ce n'est que du pouvoir, qu'il faut le faire croître, le défendre, l'étendre. Quand les imbéciles entendent parler de *rien créateur*, ils s'arrêtent en ricanant au premier terme — « quel ennui, on ne va nulle part comme ça ! ». Ils pensent que ce monde tel que nous le connaissons est tout ce que nous avons à disposition, qu'il renferme tous les possibles. La seule question qu'ils se posent est alors *comment le reconfigurer*, comment y participer de manière stratégique. Le Comité Invisible défend par exemple que le vide attire le pouvoir et qu'il faut donc l'éviter, sans se rendre compte que c'est justement parce que le pouvoir n'a pas pris dans le vide qu'il se précipite pour l'occuper. Dans le monde à sens unique où nous vivons, où des conditions différentes sous-tendent une seule loi, celle du pouvoir et de l'argent, il ne faut pas craindre le vide, il faut le multiplier. Si les anarchistes ont toujours pensé à l'anarchie comme à un gigantesque archipel de communes, c'est justement parce qu'il y a un vide entre elles, garantie de liberté. Chacun peut changer de commune, en fonder une autre, vivre seul. Il n'y a plus l'Etat, continent sous la domination de l'Un. Il y a l'archipel du Multiple, de la différence infinie. C'est pour cela que les ruptures avec la normalité imposée et que les fissures dans l'homogénéité de ce monde sont si importantes, car ce sont elles qui

créent la possibilité qu'émerge *tout autre chose*. La voilà, la grande œuvre d'insubordination et de sabotage qu'il faut tenter de réaliser, à partir *d'ici et de maintenant*.

Dépossession et exploitation avancent de pair, chacun est à la fois la prémisse et le garant de l'autre. Plus on est dépourvu d'un monde à soi, plus on devient de la main d'œuvre facilement manipulable. En même temps, plus on est exploités, dédiant chaque instant et chaque énergie à résoudre les problèmes d'autrui, plus on devient incapables de penser et d'agir pour construire son propre monde. Critiquer uniquement l'exploitation est stupide, tout autant que la nier. Le malheur humain n'est pas le résultat d'un salaire trop bas, ou du fait de ne pas posséder les moyens de production, mais pas davantage d'un fantasmagorique ennui ou d'une aliénation. Nous vivons dans un monde qui n'est pas le nôtre, et nous sommes exploités pour le perpétuer. Ses valeurs imposent le travail aux muscles, tout comme ses efforts imposent l'opinion aux cerveaux. Cesser de contribuer à la reproduction de l'existant signifie alors commencer à donner vie à tout autre chose.

Qu'est-ce qui pourrait provoquer une rupture en mesure de saper la passivité, qu'est-ce qui pourrait déchaîner une fantaisie capable d'imaginer une vie sans autorisations ? La politique ? Le pouvoir constituant de ceux qui adorent la sueur prolétarienne et accusent de myopie et de naïveté ceux qui n'ont pas la clairvoyance et l'intelligence de se mettre au travail pour la victoire électorale de la gauche, cette même gauche qui dès qu'elle se met à faire des lois est accusée d'avoir déçu et trahi ? La puissance destituante de ceux qui cultivent autant le fétichisme de la violence de rue que la passion pour les tables de négociations, et accusent d'impuissance

et d'immobilisme ceux qui n'ont pas la virilité d'un conseiller municipal et le dynamisme d'un commercial ?

Les uns comme les autres ne sont que des bouffons pathétiques. Ils sont toujours là, les yeux rivés vers le haut, à observer un pouvoir infâme pour tenter de comprendre *comment le faire fonctionner*, comment en constituer un nouveau (après avoir destitué l'ancien), ou comment destituer l'ancien (pour en constituer un nouveau), en s'excitant face à chaque homme providentiel qui apparaît à l'horizon. Entre-temps, à côté d'eux, dans ce monde en décomposition où les êtres humains dévastent la planète et s'exterminent mutuellement pour survivre, ceux qui se rebellent hurlent *qu'ils s'en aillent tous !* Un cri de guerre qui n'est pas *devenu* une sagesse populaire, mais qui l'est depuis des siècles et n'explose que maintenant dans tout son éclat. C'est vrai que « *les plus malins d'entre les politiciens en ont fait une promesse de campagne* » (p. 12). et que de l'Afrique à Tarnac, en passant par le Val Susa, on voit arriver « *de nouveaux pantins* » (p. 71) qui braillent "faites place qu'on s'y mette". *Mais c'est la haine viscérale de l'autorité, de toute autorité, qui pousse à l'insurrection.* Certainement pas la dialectique ou la métaphysique de philosophes ambitieux avec ou sans pedigree universitaire, qui ne spéculent sur cette haine que pour la faire fructifier, c'est-à-dire pour l'exploiter. « *Bien agiter le peuple avant de s'en servir* » disait Talleyrand, que le tact stratégique a d'abord amené à servir la monarchie, puis la révolution, et enfin de nouveau la monarchie.

Et c'est justement cette haine viscérale que le Comité Invisible voudrait domestiquer. A une époque, les intellectuels qui voulaient que nous soyons tous de patients sujets de l'*Empire*, désireux de le traverser pour mieux le réaliser, ont été appelés ses

« *émissaires* ». Aujourd'hui, comment seraient traités les intellectuels qui s'efforcent de faire se rencontrer le désordre et l'ordre après avoir rendu inoffensif le premier ? Cette civilisation ne doit pas se réaliser, elle ne doit pas s'accomplir. Inutile de jouer sur les mots, elle ne doit pas être terminée au sens de *porter à son terme*. Parce qu'il n'y a aucune fin heureuse après ses champs de bataille et ses hypermarchés, après ses élections et ses spectacles télévisés. Plus on prend position en son sein, plus on y participe en se faisant croire qu'on la corrige, et plus on la perpétue.

Cette civilisation doit être arrêtée. Elle doit être quittée, empêchée, obstruée, bloquée, démolie. De la désertion (entendue comme non-participation et non-collaboration sur tous les fronts), en passant par le sabotage (entendu comme une attaque, théorique et pratique, contre les structures et les personnes du pouvoir), jusqu'à saisir l'instant et exploser avec cette insurrection qui est, a toujours été et sera toujours la *destruction du pouvoir*.

XII.

« « *Et comment ces deux sentiments doivent-ils se concilier ? Et que dit votre Führer de votre professeur tant admiré, de Walzel, votre ancien patron ? Et comment concilier cela avec ce que vous trouvez d'humanité chez Lessing et chez tous les autres, au sujet desquels vous demandiez aux étudiants de rédiger des dissertations ? Et comment... mais à quoi bon poser encore des questions ».* En effet, elle ne faisait que secouer la tête à chacune de mes phrases et avait les larmes aux yeux. « *Non, cela semble vraiment inutile, car tout ce que vous me demandez émane de la raison, et les sentiments qui se cachent derrière ne sont qu'une aigreur pour des choses qui ne sont pas essentielles ».*
« *Et d'où mes questions devraient-elles venir sinon de la raison ? Et qu'est-ce que l'essentiel ? »*
« *Mais je vous l'ai déjà dit : c'est que nous soyons arrivés chez nous, chez nous ! Et cela, vous devez le sentir, et vous devez vous abandonner à ce sentiment [...]* »
Victor Klemperer, LTI. La langue du troisième Reich

C'est peut-être un des passages les plus terribles du journal personnel tenu par le philologue juif exclu de l'université de Dresde, qui entre 1933 et 1945 nota les modifications de la langue allemande sous la domination nazie et le changement de mentalité et du comportement quotidien qu'il constatait dans la population. Sa rencontre avec une assistante universitaire, qu'il estimait pour son intelligence mais qu'il retrouvait désormais enseignante sympathisante du nazisme, lui avait fait prendre conscience qu'aucun raisonnement, aucune démonstration logique, aucun mot ne pouvait ébranler le *Zeitgeist*, et encore moins ses mensonges les plus

évidents. Ceux qui y croyaient étaient tellement obsédés par lui qu'ils restaient sourds à n'importe quelle argumentation .

C'est le même pressentiment que l'on éprouve face au monde d'aujourd'hui. Ici aussi, *partout, toutes les deux minutes, toutes les deux lignes, on arrive à la même conclusion ; tout chancelle, tout vacille, où que l'on aille on titube*. Et nous ne faisons pas référence à *A nos amis*, qui comme nous l'avons vu n'est qu'un reflet de ce monde, un produit, et se trouve justement en tant que tel sous les néons du commerce. Nous parlons de la vie qu'on nous oblige à traîner comme un poids, de comment les impitoyables mécanismes de la destruction du sens parviennent à broyer toute tension utopique. De comment le chantage de la réalité, sous la forme de modes d'emploi, réussit à occuper tout rêve et désir contraire à la reproduction de l'existant. De comment tout pousse et exhorte à *en être*, à participer à ce qui est, à le faire fonctionner, et non pas à *être*. De comment la perspective a été effacée par la partialité de la situation et de la contradiction, ce qui permet certes une accumulation d'expérience, mais en délimite en même temps les potentialités. De comment le pouvoir, une fois dématérialisé et devenu fluide ou gazeux, a réussi à se mettre à l'abri ; parce qu'on le boit et on le respire, on ne peut plus le prendre à la gorge.

Et pourtant on en vient à se demander si cette conscience est vraiment un trait distinctif de notre époque passée devant et au milieu des écrans. Si nous tournons le regard en arrière, vers ceux qui nous ont précédés dans la tentative de partir à la dérive dans l'inconnu ; vers ceux qui voulaient que la poésie maudite devienne vraie et que la vie sorte des représentations qui la crucifient (parce que ça ne les intéressait pas de tourner autour de leur

propre cadavre en se demandant comment faire fonctionner les infrastructures du pouvoir) ; vers ceux qui voulaient un monde en flammes tourbillonnant dans l'infini et pour cela comptaient dynamiter les centrales électriques et les lignes ferroviaires... — que voyons-nous ? Ne voyons-nous pas la même rage, la même angoisse et le même découragement face à une aurore qui n'annonçait qu'une nouvelle journée de travail ?

Mais à la tombée de la nuit, heureusement, voilà que les rêves les plus merveilleux reviennent nous tenir compagnie. Le sarcasme de ceux qui poursuivent une carrière, l'incompréhension de ceux qui aspirent à des marchandises sans logo, l'exclusion par ceux qui bénéficient de financements publics... l'absence de tous ces bulletins à oblitérer pour justifier notre présence, rien de tout cela ne nous préoccupe. Cela nous indiffère totalement. Car la désertion des soucis quotidiens imposés permet mille conspirations. Nous avons d'autres choses auxquelles nous consacrer par rapport à ceux qui veulent se faire un nom, à ceux qui veulent se faire une place dans ce monde. Dans son arrogance totalitaire, le pouvoir s'est unifié et interconnecté au point de se rendre encore plus vulnérable. Un petit incident peut se transformer en catastrophe. Un soulèvement local peut déclencher une insurrection continentale. Avoir de bonnes idées est plus important qu'avoir une bonne réputation ; avec les premières on s'auto-organise, avec la seconde on organise les autres.

Quand, au cours de l'été 2013, les insurgés égyptiens se sont rassemblés, furieux, face au siège des Frères Musulmans au Caire, l'entrée était barricadée de telle manière qu'il était imprenable. Leur assaut aurait brutalement été interrompu si quelqu'un n'était pas apparu avec une échelle à la main. Il avait jugé bon de l'em-

porter avec lui, et les fondamentalistes n'avaient pas pensé à baricader les fenêtres de l'étage supérieur. C'est ainsi que le siège des Frères Musulmans fut dévasté de fond en comble. Ne jamais confondre le vent furieux de l'imprévu ou de l'insurrection avec le courant d'air de la politique.

Le vent du désert a déjà montré la force qu'il possède, capable d'arrêter les plus grandes puissances. Cambyse II, un des rois perses qui voulait conquérir l'Égypte, s'en est rendu compte en 524 av. J.-C. Lorsqu'il perdit une armée composée de 50.000 soldats aguerris en marche vers l'Oasis de Siwa. Le *khamsin*, vent qui soulève d'énormes tempêtes de sable et déshydrate le corps, ne leur laissa aucune chance. Ils furent engloutis dans le néant. Quand on pense au *ghibli* subversif qui a soufflé ces dernières années en Égypte, les esprits se tournent immédiatement vers la chaude Place Tahrir (et aux proches à mentionner). N'étant amis de personne – mais au contraire parfaits dans le rôle de sicaires de quelque complot –, les trois hommes arrêtés fin mars 2013 par les gardes-côtes au large d'Alexandrie alors qu'ils se trouvaient à bord d'une petite embarcation, ont déjà été oubliés de tous. Il semble qu'ils étaient sur le point de couper un des câbles sous-marins qui assurent les communications internationales et internet, sabotage déjà advenu dans ces eaux contre le câble SMW-4. Une suggestion qui dépasse les motivations qui peuvent se trouver derrière, qu'elles soient bonnes ou mauvaises. Bien sûr, c'est plus facile d'applaudir ces palestiniens qui ont scié quelques pylônes israéliens à proximité de Ramallah en été 2014, ou à la limite ces hommes armés qui en avril 2013 ont ouvert le feu contre les transformateurs d'une centrale électrique californienne, causant pour 15 millions de dollars de dommages... Mais pourquoi mettre tant d'insistance à réduire les possibilités du *quoi* à

l'identité du *qui* ?

Rien n'est jamais perdu, pas tant qu'apparaîtront une échelle dans une rue en ébullition et une petite barque au beau milieu d'une mer calme (ou une tronçonneuse sur une colline perdue, ou un fusil...). Rien n'est jamais perdu, pas tant que tous ces instruments sortiront de la fantaisie de l'éthique, et pas de la boîte à outils de la politique. L'heure n'est plus à la tristesse. Les lueurs de l'aurore peuvent toujours s'ouvrir sur une vie sans patrons ni parrains. Le frein d'urgence est à côté de nous. *Plutôt que de continuer à sacrifier notre vie pour ce monde, commençons à sacrifier ce monde pour vivre.* Laissons le pessimisme pour quand nous serons morts.

Rien d'autre n'est peut-être en mesure de faire saisir, de rendre palpable le négatif à l'œuvre au cours d'une insurrection, que le témoignage de deux hommes qui vécurent la Commune de Paris en 1871 sur des barricades opposées.

Ecrits d'une main tremblant d'horreur, les mots de l'homme de lettres Théophile Gautier (auquel les fleurs du mal de son disciple Baudelaire n'avaient à l'évidence rien appris) constituent malgré eux un des plus émouvants hommages aux insurgés parisiens :

« Il y a sous toutes les grandes villes des fosses aux lions, des cavernes fermées d'épais barreaux où l'on parque les bêtes fauves, les bêtes puantes, les bêtes venimeuses, toutes les perversités réfractaires que la civilisation n'a pu apprivoiser, ceux qui aiment le sang, ceux que l'incendie amuse comme un feu d'artifice, ceux que le vol délecte, ceux pour qui l'attentat à la pudeur représente l'amour, tous les monstres du cœur, tous les difformes de l'âme ; population immonde, inconnue au jour, et qui grouille sinistrement dans les profondeurs des ténèbres souterraines. Un jour, il advient ceci que le belluaire distrait oublie ses clefs aux portes de la ménagerie, et les animaux féroces se répandent par la ville épouvantée avec des hurlements sauvages. Des cages ouvertes, s'élancent les hyènes de 93 et les gorilles de la Commune. »

De l'autre côté, la profession d'ethnologue (passionné entre autre par les peuples sauvages) ne doit pas être pour rien dans la sérénité de ton avec laquelle Elic Reclus débute sa description. Mais la froideur du savant cède vite place à la volupté du rebelle :

« Arrêtons-nous un instant et constatons le fait : il en vaut bien

la peine, il est peut-être unique dans l'histoire. C'est la plus sérieuse réalisation de l'anarchie qu'utopiste ait jamais pu rêver. Légalement, nous n'avons plus de gouvernement, plus de police ni de policiers, plus de magistrats ni de procès, plus d'huissiers ni de protêts, les propriétaires s'enfuient en foule abandonnant les immeubles aux locataires, plus de soldats ni de généraux, plus de lettres ni de télégrammes, plus de douaniers, de gabelous et de percepteurs. Plus d'Académie ni d'institut, les grands professeurs, médecins et chirurgiens sont partis. Emigration en masse du « Parti de l'Ordre et des Honnêtes gens », les mouchards et les prostituées ont suivi. Paris, l'immense Paris est abandonné aux orgies de la vile multitude, aux frénésies de la masse impure, aux fureurs de la canaille, aux appétits du prolétariat immonde. »

Ni légitimité,

ni revendication,

ni reconfiguration.

Qu'au milieu de ces mondes incompatibles

ne reste qu'une hostilité irréductible.

A ceux pour qui la fin d'une civilisation est une affaire de librairie ou d'épicerie ;

A ceux qui considèrent l'insurrection comme une brèche dans le monopole du mensonge, de la représentation et du pouvoir ;

A ceux qui risquent de deviner que derrière l'épais brouillard de « la crise », il y a un théâtre d'opérations de manœuvres, de stratégies – et donc la possibilité d'une autopromotion ;

A ceux qui portent des coups pour occuper des sièges dans les conseils municipaux ;

A ceux qui guettent le moment propice pour aller s'exhiber dans les mass-médias ;

A ceux qui ne cherchent pas des complices, mais des amis politiques ;

A ceux qui ne désertent pas, mais qui s'infiltrent ;

A ceux qui se moquent du refus de participer à ce monde ;

A ceux qui organisent les autres dans un parti, peut-être – pourquoi pas – dans un parti historique ;

A ceux qui veulent faire naître une force révolutionnaire, pourvu qu'elle soit institutionnelle ;

Une contribution à un débat

qui nécessite une pensée unique partagée par tous.